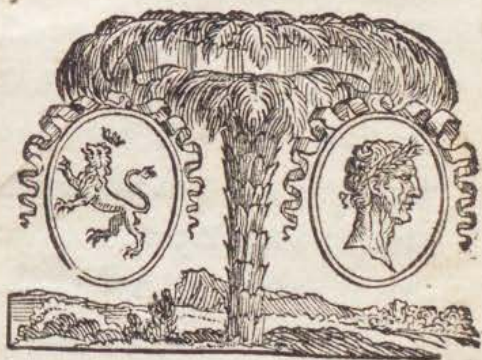


RELATION  
D'VN VOYAGE  
EN ANGLETERRE,

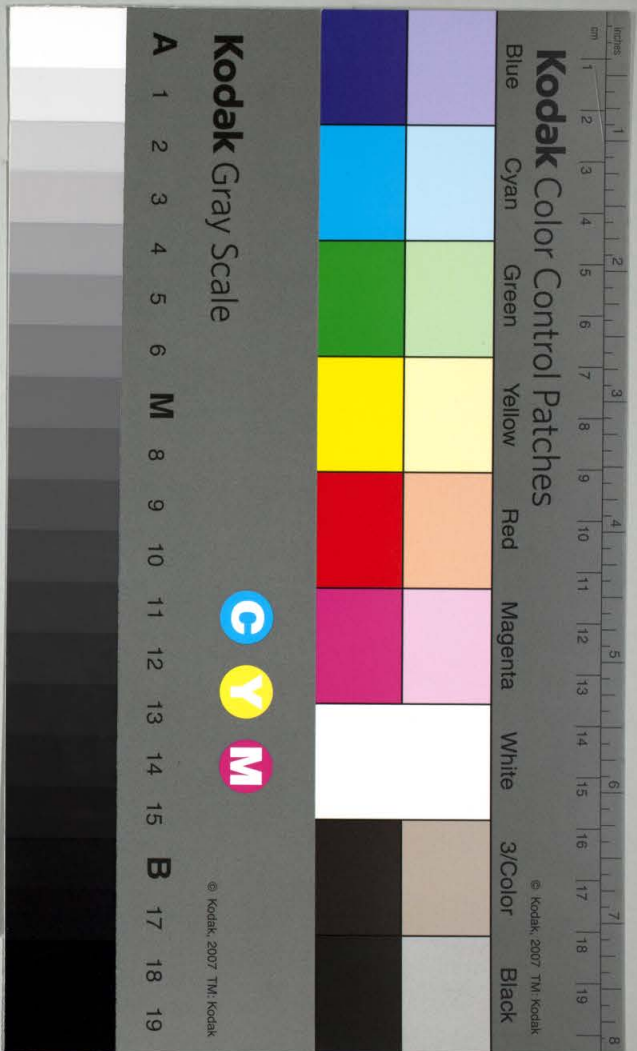
Où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'estat des Sciences, & de la Religion, & autres matieres curieuses.

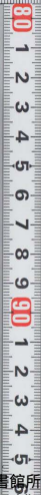
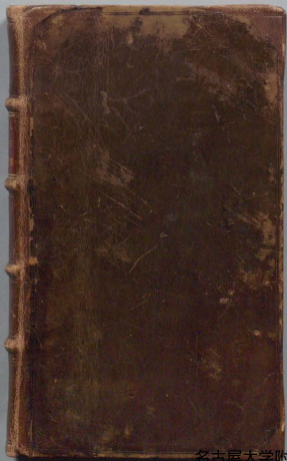


A PARIS,  
Chez THOMAS IOLLY, au Palais, dans  
la Salle des Merciers à la Palme,  
& aux Armes d Hollande.

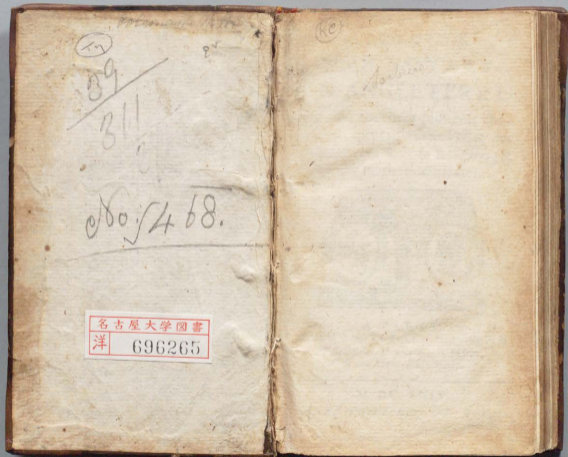
---

M. DC. LXIV.  
*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*





名古屋大学附属図書館所蔵 Hobbes I 40696265  
Nagoya University Library, Hobbes I, 40696265



名古屋大学附属図書館所蔵 Hobbes I 40696265  
Nagoya University Library, Hobbes I, 40696265

RELATION  
D'VN VOYAGE  
EN ANGLETERRE,

Où sont touchées plusieurs choses,  
qui regardent l'estat des  
Sciences, & de la Religion, &  
autres matieres curieuses.



A PARIS,  
Chez THOMAS IOLLY, au Palais, dans  
la Salle des Merciers à la Palme,  
& aux Armes d'Hollande.

M. DC. LXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

RELATION  
D'UN VOYAGE  
EN ANGLETERRE

de Monsieur de Hobbes  
Ambassadeur de France  
en Angleterre l'année  
MDCXCVI.



Paris chez  
Monsieur de la Motte  
le 15 Mars 1696.

I

# AV ROY.



SIRE,

*La gratification dont il plût  
à VOSTRE MAJESTE'  
de m'honorer il y a six mois me  
rencontra sur le point de partir  
pour deux voyages que j'ay faits  
hors de vostre Royaume. Je n'e-  
stimay pas, SIRE, quand ie  
l'eus receüe, que ie deusse chan-  
ger de dessein, pour aller tes-  
moigner ma tres.humble recon-  
noissance en me prosternant aux*

à



2  
pieds de V. M. & ie crús qu'il  
valoit mieux me haster de cou-  
rir aux pays estrangers, afin de  
la publier aussi loin qu'il me se-  
roit possible. Et peut-estre que  
ie ne choisis pas le plus mauuais  
moyen de la reconnoistre, ny le  
moins prompt, & le moins es-  
clatant de ceux qui me pouuoient  
faire eüiter le crime d'ingratitu-  
de. Car, SIRE, ny mes tres-hum-  
bles respects, ny vn Liure prest  
à mettre au iour, n'eussent pas  
fait tant de bruit, ny si loin,  
que mes voyages. J'ay répandu  
en Angleterre, & dans les Pays-  
bas la reputation de cette Mu-  
nificence; & la monstre que i'en

3  
ay faite par tout a esté vne bien  
solide preuue de ce que i'en ay  
dit. Je l'ay fait voir, non seu-  
lement aux Sçauans des Acade-  
mies, mais aux Gens de qualité;  
& i'en ay parlé assez près des  
Trônes pour en estre entendu. Il  
m'eust esté mal-aisé, SIRE,  
si ie l'eusse entrepris, de m'en  
tenir à cette seule vertu de V. M.  
quoy qu'elle donne vne ample  
matiere de discourir; & il a  
fallu que respondant aux que-  
stions que l'on m'a faites, i'aye  
tasché de les toucher presque  
toutes en peu de mots. Les po-  
litiques ont voulu que ie leur  
aye parlé de l'application que

4  
V. M. a aux affaires, de sa penetration, & de son iugement; les Vaillans ont esté ravis d'entendre confirmer ce qu'ils auoient appris de son courage; les bons Catholiques, de sa pieté; les Grands, de la pompe de sa Cour; le Peuple, de sa douceur; & le beau sexe, de sa bonne mine. I'ay trouué par tout, SIRE, vne extreme veneration pour tous ces aduantages dont il a pleu à Dieu de combler vostre personne Royale, & il m'a semblé que ie voyois toute la Terre disposée à se soumettre à vostre Empire. Il m'est venu là-dessus quelques

5  
grandes pensées; mais comme j'ay remarqué qu'elles estoient au-dessus de la portée de mon esprit, i'ay arresté ma veüe sur la vertu que V. M. venoit d'exercer enuers moy; & mon premier soin a esté de la faire admirer aux gens de Lettres. Il n'y en a pas vn qui ne se soit flatté de quelque esperance; & mon peu de merite ne leur a causé aucune indignation. Ils ont tous fait reflexion sur le choix que V. M. a fait de ma personne parmy ceux du dernier rang; & ils ont trouué qu'il estoit iuste de donner quelque recompense à l'amour que i'ay





pour les sciences, & au zele  
 avec lequel j'ay tasché toute ma  
 vie d'en auancer la gloire, ou  
 d'en soustenir les interests. Il est  
 vray, SIRE, que ie me suis  
 tousiours efforcé de pousser les  
 grands Maistres au travail, &  
 que ie me suis un peu meslé  
 dans les intrigues des Musés.  
 J'ay mesme esté assez heureux  
 pour en estre escouté, & pour  
 acquerir quelque credit aupres  
 d'elles. Le commerce que j'ay en-  
 core avec quelques-unes des  
 premieres testes du Parnasse,  
 me donne la hardiesse de croire  
 que V. M. ne m'a pas favorisé  
 sans me connoistre; & qu'Elle

se souuient de la bonté que feu  
 Son Eminence a eue pour moy.  
 Elle a bien iugé que dans cette  
 milice des Lettres, sur laquel-  
 la liberalité se vouloit répand-  
 dre, il falloit soudoyer quelques  
 Trompettes, aussi bien que des  
 Caualliers & des Capitaines; Et  
 ie puis sans beaucoup de vanité  
 me mettre du nombre de ceux  
 qui ne seruent qu'à haster les  
 plus habiles, ou qu'à applaudir  
 aux belles productions. Ie me  
 suis peut-estre acquis quelque  
 discernement pour les bonnes  
 choses, ie n'ay peut-estre pas  
 vieilly dans l'estude sans y rien  
 apprendre, ny consideré si long-



temps le monde sans y rien remarquer. Mais en tout cas, SIRE, ie ne respons que de ma bonne volonté. Si V. M. la trouue de quelque usage pour son service, ie la supplie tres-humblement de me faire l'honneur de m'employer, & Elle esprouuera en toutes occasions l'ardeur, & la fidelité avec laquelle ses bien-faits, ma naissance, & ma particuliere inclination, m'obligent à estre,

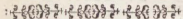
SIRE,

De Vostre Maiesté,

A Paris, le  
22. de Dec.  
l'année 1665.

Le tres-humble, tres-obeissant & tres-fidelle sujet  
& seruaiteur,

SORBIERE.



## AV LECTEUR.



QVAND i'écriuis la Relation que ie te donne, ie ne pensois pas qu'elle deût paroistre en public. C'est pourquoy ie ne fis que toucher plusieurs choses, qui demanderoient vn plus long discours, pour estre éclaircies; & ie m'étendis sur quelques autres, que tu ne te soucieras peut-estre pas de sçauoir. Je ne recüeillis de mon iournal que ce qui pouuoit composer vne lettre capable de diuertir vne personne de qualité, qui m'aime beaucoup, & que j'honore infiniment. Il est accoustumé à mon stile, & me pardonne volontiers mes besueuës: Car comme il connoist le fond



AV LECTEUR

de mon cœur, il sçait bien que ie ne manque iamais en la bonne intention. Mais puis que mes autres amis veulent que ie te fasse part de cét écrit, ie te prie, Lecteur, d'auoir de moy les mesmes pensées qu'ils ont eues, & d'excuser du moins les fautes de l'impression, telles que sont celles où tu trouueras *Assemblée*, pour *Assemblage*, & *disputes de harangues*, au lieu de disputes de harangues. Si l'ouurage ne te déplaist pas, tu pourras me faire resoudre à t'en communiquer d'autres, où il y aura plus à apprendre. Ie te laisse iuger, par tout ce qui m'est passé dans l'esprit en vne course de trois mois, des reflexions que ie puis auoir faites depuis trente ans, & des nouvelles que ie te puis donner des Doctes de mon temps, que i'ay presque tous

AV LECTEUR

veus, ou desquels ie me suis tres-soigneusement informé: car les autres suiets ne sont pas de mon ressort, & ie ne les traite qu'en passant, lors qu'il m'arriue d'en dire quelque chose.



# SOMMAIRE

## DES MATIERES CONTENUES.

**O**ccasion de ce discours. pag. 1.  
 Voyage de Paris à Calais. p. 3.  
 Rencontre de Madame de Fieumes. p. 7.  
 Traicté à Douvre. p. 8. Liberté des Anglois à reprendre les défauts de sa Nation. p. 10. Mélanges de cette Relation. p. 13. François mal receus en Angleterre. p. 14. Ils en donnent quelque sujet. p. 15. Estat du Peuple d'Angleterre à la Campagne. p. 17. Incivilité enuers les estrangers. p. 19. Beauté de la Prouince de Kent. p. 22. Angleterre tres-bien décrite par Cambdenus. p. 24. Cantorbery. p. 25. Grauesande. p. 30. Arriuée à Londres. p. 33. Place du Commun-Jardin. p. 34. Nouvelle Bource. p. 35. Vieille Bource. Ibid. Grandeur de Londres. p. 36. Places. p. 37. Fontaines. p. 38. Boutiques. p. 40. VVittehall. Ibid. S. James. p. 41. Machine pour les Telescopes. p. 42. VVestminster. Ibid. S. Paul. p. 43. Temples. Ibid. Affaires de Religion. p. 44. Le Roy chef de l'Eglise Anglicane. p. 45. Presbyteriens ennemis des Euesques. p. 46. Methode des Heretiques. p. 49. Puritains

ennieux de la dignité des Euesques. p. 50. Ce que les Presbyteriens reprennent au gouuernement Episcopal. p. 52. Autres choses qu'ils reprennent. p. 54. Renouation des erections des Benefices en Baronnie, causes de la Guerre. p. 55. Liturgie. p. 57. Les Presbyteriens ont restitué le Roy. p. 57. Trembleurs. p. 59. Independans. p. 60. Simonie des Euesques Anglois. p. 62. Estat des Catholiques. p. 63. M. Hobbes. p. 65. M. de Montconis. p. 67. Inuentions Nouuelles. Ibid. Personnes curieuses & doctes. p. 72. M. le Cheualier Moray. Ibid. M. Oldembourg. Ibid. M. le Prince Robert. p. 75. Academie Royale des Physiciens. p. 76. Physiciens Anglois. p. 77. Gens de qualité curieux. p. 79. Le Roy curieux des sciences Physiques. Ibid. Nouvelle inuention d'une nauire. p. 81. Machine Pneumatique de M. Boyle. p. 82. longitudes. p. 83. Particularitez de l'Academie Royale. p. 86. Doctes peu communicatifs. p. 93. Leur prononciation Latine mal-mise à entendre. p. 94. Voyage à Oxford. Ibid. Deux belles experiences. Ibid. Disputes entre les Doctes. p. 95. Le Roy fait du bien à M. Hobbes & pourquoy.

p.95. *M. Vallis*. p. 100. *M. Lockey*. p. 101. *College d'Oxford*. Ibid. *Bibliothèque* p. 104. *Ville d'Oxford*. 106. *Retour à Londres*. p. 107. *La bonté du pays énoigieillit les Habitans*. p. 110. *Experiences Physiques*. p. 113. *L'advancement des sciences donne vne solide gloire au Prince*. p. 114. *L'Auteur est receu dans l'Academy* p. 119. *De la Cour d'Angleterre & des Grands*. p. 121. *Dénéé du Comte de Bristol avec le Chancelier*. p. 123. *Discours du Peuple*. p. 129. *D'où vient le pouvoir de la Chambre des Communes*. p. 133. *Reflexions sur le naturel des Peuples*. p. 140. *Rétablissement du Roy par Monck*. p. 143. *Le Gouvernement de Cromvel ne pouvoit pas durer*. p. 146. *Matières moins serieuses*. p. 148. *Causes de la mesintelligence avec les Hollandois*. p. 151. *Description d'une maison de Campagne*. p. 153. *M. le Comte de Devonshire*. p. 158. *Chapelle de Vvesminster*. p. 163. *Le Cour*. p. 166. *La Comédie*. Ibid. *Elegance de la langue Angloise*. p. 188. *Comédie en prose*. p. 170. *Gladiateurs*. p. 172. *Rencontre d'un amy au retour*. p. 174. *Et de Madame Vylefeldt*. p. 176. *Histoire de cette Dame*. p. 177. & de *M. Vylefeldt*. p. 178.

*Traité Deussaudt avec les Hollandois*. p. 179. *Le Grand Maistre s'éloigne des affaires*. p. 182. *Passé en Suede, en Pologne, revient en Danemarc*. p. 183. *S'arreste à Bruges*. p. 185. *Du Cheualier Borri*. p. 187. *Credulité des Hommes*. p. 188. *Sur tout au fait de la Medecine, & de la pierre philosophale*. p. 190. *Caractere de Borri*. p. 191. *Adresse du Borri* p. 193. *Condamné à Rome* p. 194. *il passe à Inspruch*. *S'arreste à Amsterdam*. p. 195. *Quelles sont ses cures, & de ses semblables*. p. 196. *La Medecine doit estre pratiquée avec adresse*. p. 197. *Les grands Medecins sont fort rares*. p. 199. *Il est à souhaiter que M. le premier Medecin aide son art*. p. 201. *M. de Montmor a bien aidé la Physique*. p. 202. *Le reste est reserué à la gloire du Roy*. p. 203. *Apologie des Medecins*. p. 204. *S'il est bon de raisonner subtilement sur toutes choses, & si l'on peut agir suinant cette subtilité*. p. 207. *Qu'il est bon de raisonner un peu de soy-mesme*. p. 214. *Qu'il n'en est pas de mesme dans la pratique, que dans l'abstraction*. p. 215. *Qu'il faut tendre à la perfection, quoy qu'elle ne puisse pas estre mise en usage*. p. 216.

*Narrations historiques.* p. 217. *Conie-  
ctures philosophiques.* p. 222. *Raisonne-  
mens Geometriques.* p. 224. *Eloge de  
quelques sçauans.* p. 228. *M. le Nonce  
de Cologne.* p. 229. *M. de Sluzg.* p. 230.  
*Dispute sur la Duplicature du Cube.* p.  
230.

EXTRAIT DV PRIVILEGE  
du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, don-  
né à Paris le 2. Octobre 1660. Il  
est permis à Samuel Sorbier, Histo-  
riographe du Roy, de faire imprimer  
vn Liure intitulé *Relation d'un Voya-  
ge en Angleterre* : Avec deffences à  
tous autres de l'Imprimer, vendre &  
debiter d'autres Exemplaires que de  
l'Exposant pendant 12. années, à com-  
pter du iour que la premiere impres-  
sion sera paracheuée, sur les peines  
& amandes portées par ledit Priuile-  
ge, & suiuant qu'il est plus ample-  
ment porté dans l'original d'iceluy.

Ledit Sieur Sorbier a cédé son droit du present  
Priuilege, à Thomas lolly, & Louys Billaine, Mar-  
chands Libraires à Paris, pour en iouir suiuant l'ac-  
cord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 26. iour de May 1664.

Registré sur le Livre de la Communauté des Impri-  
mers & Libraires de Paris le 12. Octobre 1660. sui-  
uant l'Arrest du 2. Avril 1653.

Les Exemplaires ont esté fournis;



FAYTES A CORRIGER.

Page 38. plantes, lisez plantées. p. 8.  
phenomenes, l. phenomenes. p. 95. l'as-  
semblee, l. l'assemblage. p. 96. haran-  
gues, l. harangeres. p. 127. Clarendon,  
l. le Comte de Clarendon. p. 156. plein, l.  
plain. p. 168. cingt-cinq, l. vingt-cinq.  
p. 205. des raisonnemens & des matieres.  
l. de raisonnemens & de matieres. p. 216.  
ne sont pas, l. ne sont pas.

3

RELATION  
D'VN VOYAGE  
EN ANGLETERRE,

Où sont touchées plusieurs choses, qui re-  
gardent l'Estat des Sciences, & de  
la Religion, & autres matieres cu-  
rieuses.

A Monsieur

le MARQUIS DE VAUBRYN NOGENT,  
Gouverneur de Philippeville, Mai-  
stre de Camp du Regiment Colonel  
de la Caualerie Legere.



ONSIEVR,

Je vous rendray compte, puis Ouvrez  
de ce  
disjunct.  
que vous me l'ordonnez, de  
mon voyage en Angleterre, &

A ij



## 4. VOYAGE

de la course que vostre promenade à Marfal me donna occasion de faire iusques en Hollande. Car comme ie ne vous trouuay point à Philippeuille, lors que i'eus repassé la Mer, ie ne voulus pas m'en retourner tout incontinent à Paris. Cependant le déplaisir que i'auois de ne vous pas rencontrer chez vous, ne me permettoit pas de m'y arrester. Et ainsi ie fus obligé d'aller chercher quelque diuertissement le long de la Meuse, qui n'en est qu'à six lieues. I'y receus tant de satisfaction, & le pays de Liege me parut si beau, sur tout depuis Huy iusques à Visay, que cela me fit resoudre à aller de Maestricht par Aix la Chapelle, & par Iulliers prendre le Rhin à Cologne; & ie descendis sur cette autre belle ri-

EN ANGLETERRE. J  
uiere au pays d'Vtrecht, d'où ie fus tenté de donner iusques à la Haye & de passer par Amsterdam. Ce voyage a esté plus diuertissant que le premier: mais ie n'en ay pourtant pas tant de choses à dire; parce que i'ay déjà satisfait à vostre curiosité dans mes relations précédentes. Et quand ie vous auray parlé du fameux Bossi, aussi bien que de quelques personnes illustres que i'ay veuës, il ne restera plus de matiere pour vous entretenir. Car ie n'ay pas assez connu les sùiets plus importants pour entrer dans la Politique; & i'espere que nous verrons quelque iour ensemble les pays, dont ie pourrois vous faire vne agreable description.

Je vous diray donc, Monsieur, Voyage de Paris à Calais que ie fis le chemin de Paris à





Calais avec quelques Gentils-hommes Polonois de fort belle humeur, qui parloient bon Latin, & qui ne s'expliquoient pas mal en François. Il y en auoit vn qui jouoit parfaitement bien du violon, & qui donnoit deux fois le iour le bal là où nous arriuions. Ces diuertissemens finirent par la Comedie, à laquelle nous allâmes tous ensemble auant que nous séparar, lors que nous fûmes à Calais. Au sortir de la Comedie, ie fus si heureux que de rencontrer dans la mesme Hostellerie où ie logeois Madame de Fiennes, qui m'offrit le traict à Douure dans vn vaisseau que le Duc d'Yorck luy deuoit enuoyer. En effet, il arriua le lendemain, & l'on nous vint dire chez Monsieur le Marquis de Courtebonne, qui nous don-

noit à disner, que le vent estoit assez bon pour nous embarquer.

Ce dîner merite bien que ie vous die en passant, & pour la décharge de ma conscience, ce que vous sçavez sans doute mieux que moy; Que ce Gentil-homme est vn des plus ciuils du Royaume, & qu'il fait les choses de la meilleure grace du monde. Il regaloit Madame de Fiennes, qui passoit en Angleterre, & il me fit l'honneur de me mettre de la partie. Je pris beaucoup de plaisir à la bonne chere, mais ie n'en reçeus pas moins des discours que j'entendis. Il ne se peut rien dire de plus beau que ce qu'ils raconterent du grand sens, & de la consommée Prudence qu'ils auoient remarquée en l'esprit du Roy depuis son enfance. Le Marquis n'en pouoit

Sejour à  
Calais.



pas tant dire que cette Dame, qui auoit esté nourrie à la Cour, & qui auoit soigneusement obserué le merueilleux Genie du Prince, dont elle rapportoit quantité de choses excellentes, & avec toutes leurs circonstances. En verité, Monsieur, il eût esté à desirer pour moy, que le vent nous eust arresté cinq ou six iours à Calais : Car i'eusse bien profité en vne si bonne escolle, & ie me fusse trouué moins en peine que ie n'ay esté à remercier le Roy d'une grace que ie venois alors de receuoir. Mais il fallut que ces entretiens le cedassent à la necessité de nous embarquer, tandis que le vent nous estoit fauorable.

Trois  
à  
Deu.  
me.

Nous fûmes douze heures à faire le Traiect, qui n'est que de sept lieus. La Mer estoit fort

calme, mais l'indisposition ordinaire à ceux qui ne sont pas accoustumez à la marine, ne me permit pas de remettre Madame de Fiennes sur vne matiere, dont ie m'estois apperceu qu'elle parloit tres-volontiers. Elle alla à Londres dans son carrosse, & ie pris vne autre voiture qui passe par Cantorbery, par Rochester, & par Grauesande, d'où pour faire plus de diligence ie remontay la Tamise avec la marée. Il y a cinquante milles de Douure à Londres. Cantorbery n'en est qu'à douze milles, & vn bon Cavalier bien monté fait ce chemin là dans vne heure sur vn cheual qui va à toute bride; car ceux qui ne vont point l'amble ne sçauent point aller le pas, & ils sont si fort accoustumez à ce train, qu'il semble que mesme



les paysans qui vont au marché courent vn Benefice.

Cette diligence des cheuaux me parut d'autant plus remarquable ; qu'elle se trouue en vn pays où les hommes sont fort paresseux. Ce que ie puis bien dire sans les offencer ; car peut estre qu'ils font gloire de cette paresse, & qu'ils croient que c'est scauoir viure que de scauoir se reposer. I'ay tant d'autres remarques à faire sur les mœurs, & sur les coûtumes de cette Nation, qu'il faut vous auertir à sa louange ( par laquelle ie veux commencer ) que la franchise avec laquelle ie pourrois m'en expliquer ne seroit pas trouuée mauuaise par elle mesme, si l'écriuois en sa langue: Car elle prend plaisir qu'on luy die ses veritez, & mesme elle a fait

*Liberi  
Angli.  
In a re  
panda  
let de  
fauts de  
In Na.  
non.*

imprimer plus d'vne fois à Londres son caractère, qui est vn liure dans lequel vn homme du pays ne l'a pas épargnée aux endroits qui sont effectivement à reprendre, mais qui ne touchent point les honnestes gens, lesquels il faut bien se garder de confondre avec le peuple. Il se trouue par tout des faineans, des orgueilleux, & des fanatiques, & par tout aussi l'on rencontre des personnes qui ont l'ame bien faite. Mais l'on n'a pas par tout également besoin d'estre purgé de ces défauts; & l'on peut dire, que presque tous les Anglois y tombent, s'ils ne prennent garde à eux, & s'ils ne se retiennent dans la pente naturelle qu'ils ont à l'oisiuete, à la presomption, & à quelque sorte d'extravagance de pensées, qui se re-



marque mesme dans leurs plus excellens écrits. Au reste, Monsieur, quand ils ont corrigé cette inclination (de laquelle ie ne pretends pas les blâmer, puis qu'elle leur vient du terroir) il y a en eux de tres rares qualitez. Car encore que l'on dic, que les Anglois ont écümé les vices des autres Nations, & méprisé leurs vertus, il se trouue en eux ie ne sçay quoy de grand, qui paroist tenir de l'ancienne Rome. Ils ont encore quelque espece de Gladiateurs, des cōbats de taureaux, d'Ours, & de Dogues; beaucoup d'amour pour leur patrie, vne forte vnion entre eux contre les étrangers, de l'impudicité dans les perils; & cent autres choses, que ie remarqueray lors qu'il m'en souuiendra.

Je ne veux pas vous décrire

methodiquement mon voyage, ny arranger mon discours comme ie le pourrois bien faire, si i'écruois tout cecy à autre dessein qu'à celuy de vous diuertir. Qui ne connoist de si proches voisins? Ne nous voyons nous pas tous les iours? & n'y a-t-il pas des liures qui nous instruisent de ce que nous ne voyons pas? Mais vous vous plaisez, Monsieur, à l'irregularité de mon stile, & vous estes bien aisé d'entendre mes refueries & mes auantures. N'attendez donc icy de moy aucun ordre, ny aucun ornement, & trouuez bon que ie vous découure avec liberté mes pensées sur des sujets assez importants, qui se mêleront parmi les bagatelles que ie vous raconteray.

L'estime que j'apportoie en

*Millem-  
es de  
1600  
Reland.*



Fransois mal  
reuenus  
en An-  
gleterre.

Angleterre pour vn peuple auquel la bonne mine à fait donner vn nom dont l'étymologie luy est fort auantageuse, m'empescha de me scandaliser de la difference que ie trouuay d'abord, entre les soins obligeans avec lesquels on reçoit les Anglois à Calais, & le mépris, ou les iniures, avec lesquelles la pluspart du temps à Douure on accompagne les François. Vous diriez, quoy que ces deux Villes trafiquent tous les iours ensemble, qu'on n'a iamais veu de François en celle cy, & les enfans courent apres ceux qui y arriuent. Le, *a Monsieur, Monsieur* c'est à dire, *au Monsieur*, qui repetent en criant de toute leur force, est la premiere iniure qu'ils leur disent. Mais peu à peu, comme ils s'échauffent, ou

comme on les prouoque en les voulant éloigner, ou les faire taire, ils en viennent au *French Dogs, French Dogs*, c'est à dire, *au chien de François*, qui est l'honorable épithete qu'on nous donne en Angleterre, de mesme qu'en Hollande i'ay ouy souuent dire, *vn Moucheron*, pour signifier vn François. Ce qui est beaucoup plus supportable que le *Matto Francese*, dont le vulgaire des Italiens nous honore, bien que nous fassions assez auoüer aux honnestes gens de toutes les Nations voisines, que nous ne leur deuons rien pour ce qui est de bon sens, & des autres belles qualitez qu'elles nous enuient.

Mais, à dire le vray entre nous, les vns & les autres employent ces termes outrageux

ils en  
donnent  
quelque  
sujet.



avec quelque raison , pour se  
 mocquer du bruit que nous fai-  
 sons en arriuant chez eux , &  
 pour taxer vn certain empresse-  
 ment qu'ils nomment indiscre-  
 tion, & avec lequel en effet nous  
 leur paroïssons fort ridicules.  
 Car il est si fort opposé au se-  
 rieux , & à la froideur de leur  
 procedé , & à la patience avec  
 laquelle ils permettent que cha-  
 cun fasse comme il l'entend, que  
 i'en estois moy - mesme surpris  
 autresfois, ayant seiourné quel-  
 ques années dans les pays sep-  
 tentriõnaux. Ie n'éprouuay rien  
 en mon particulier, qui me peut  
 causer du déplaisir : Mais i'en vis  
 d'autres qui furent fort décon-  
 certez : car dès qu'ils parurent  
 sur le quay, au bruit qu'ils firent  
 apres leurs valets, ils attirerent  
 vn tas de canaille, qui les escor-

ta

ta iusques à leur logis avec des  
 huées estranges ; dequoy se for-  
 malisant , les chiens aussi s'en  
 mêlerent , & il y eut des pierres  
 ruées, dont il fallut que les bour-  
 geois arrestassent la gresse. Cela  
 dépend tellement de la maniere  
 dont on se comporte, que ie puis  
 dire , que ie n'ay point receu en  
 tous mes voyages plus de cour-  
 toisie ailleurs qu'à Douure; où à  
 mon retour Messieurs Braems,  
 Maistres de la Dotiane, deux ri-  
 ches Marchands , ausquels vn  
 autre de Londres m'auoit re-  
 commandé, me traiterent ma-  
 gnifiquement, & avec moy tous  
 les François que ie voulus , &  
 qu'ils me prièrent d'amener. En  
 fuite dequoy ils prirent soin de  
 nostre embarquement.

Puis que vous voulez tout

sçauoir , ie vous diray , Mon-

*Esarda  
 peuple à  
 la Car-  
 pagne.*

B



fieur, que pour éviter la poste, & le carrosse ordinaire se trouvant party, j'allay de Douvre à Londres dans vn coche, ou pour mieux dire, dans vn chariot. Il estoit traîné par six cheuaux attelez l'un à la queue de l'autre, & conduit par vn Charretier, qui marchoit à costé de son Chariot. Cét honnesté homme estoit monté comme vn S. George, habillé de noir. Il auoit la grosse botte remontée, faisoit l'homme d'importance, & paroissoit fort satisfait de sa personne. Ce qu'il est bon de remarquer, pour mieux entendre ce que ie vous diray de l'humeur de la Nation, & de la maniere dont on vit aux ehâps, & à la ville. On n'y rencontre point de visage à faire pitié, ny d'habit qui marque de la misere. Ce n'est pas qu'il n'y ait

de la pauvreté, aussi bien qu'ailleurs; mais elle n'est pas si grande. On n'y manque gueres du necessaire; & quand les Anglois l'ont vne fois rencontré, leur paresse fait qu'ils se consolent aisément du reste. Leur fierté les remplit, & leur tient lieu du superflu, que les autres recherchent trop laborieusement.

Je ne vous diray rien de particulier des entretiens que l'on eut le long de la route, parce que ie ne les entendois pas. Mais ie sçeus par le moyen d'un Zelandois, avec qui ie parlois Flamand, qu'il se faisoit de bons contes en Angleterre, aussi bien qu'ailleurs; que le Peuple y estoit railleur, & médisant; de mesme qu'en terre ferme; & qu'un Anglois ne se changeroit pas pour un autre homme. Ils

*Inciuilisé enuers les estrangers.*



20 VOYAGE  
font fort ciuils entre eux, & vsent d'assez de circonspection: mais mal-heur à qui ne sçait pas leur tenir teste en leur langue; car ils prennent de grands auantages sur ceux qui l'ignorent, & qui ne leur peuuent pas montrer les dents. Je l'éprouuay en deux routes, qui sont celle dont ie vous parle, & celle de Londres à Oxfort. En celle cy, ie vous aduouë que ie me trouuay bien embarrassé. Non seulement aucun de mes compagnons du coche ne se mettoit en peine aux Hosteleries de ce que deuiendroit vn estrangier, qui ne sçauoit pas se faire entendre; mais on me consideroit aussi peu, que si'eusse esté vn balot de marchandise, & on tâchoit de me mesme de m'incommoder. Je vous en ay fait quelques ciuilitéz

EN ANGLETERRE. 21  
aux moins rustres par mon trucheman. Mais cela les irrita, & ils le prirent pour vne raillerie, ou pour vn affront: de sorte que cela me fit vne affaire, dont il fallut auoir éclaircissement par mon interprete. En l'autre voyage, ie ne voulus pas tomber dans cét inconuenient, & ie pris avec moy dans le carrosse d'Oxfort vn Cavalier François, qui parloit bon Anglois, & qui auoit porté les armes sept ans sous Cromuel. Vn estudiant, qui vouloit faire le Maistre, en fut relancé de la bonne sorte, & i'appris de cét honneste hōme, qu'il n'y a rien de plus souple qu'un Anglois duquel on a le moyen de se faire craindre. Car dès qu'on leur oste l'insolence, on leur oste le courage; & ils ne font qu'un faut de l'orgueil dans la  
B iij





basseffe & la lâcheté.

*Provis.  
et de  
Kens*

La Prouince de Kent me parut tres belle & tres fertile ; tout en pommes & en cerises ; dont les arbres plantez à la ligne dans la Campagne font vne suite continuelle de vergers. Le pays s'éleue en petites collines, & en vallôs couuerts d'vne éternelle verdure ; & mesme il me sembla que l'herbe y auoit vne plus belle couleur qu'ailleurs, & qu'elle y étoit plus menuë. C'est pourquoy elle est plus propre à faire ces parterres & ces nappes de gazon, dont quelques-vnes font si vnies, qu'on y iouë à la boule, de mesme que l'on feroit sur le tapis d'vn grand billard. Et comme c'est l'exercice ordinaire des Gentils-hommes à la Campagne, ils ont de gros Cylindres de pierre, qu'ils font rou-

ler sur l'herbe pour la tenir couchée. Tout le pays est semé de parcs, dôt la veüe est fort agreable, & où les dains se promonent à grosses troupes. Mais les iardins n'ont point d'autre ornement que de ces tapis & de ces parterres de gazon ; & les plus beaux Chasteaux que l'on rencontre ne peuuent pas entrer en comparaison avec la moindre de plus de quatre mille maisons de plaisance qu'il y a aux enuirons de Paris. Neantmoins il faut auoüer, que l'œil se trouue fort satisfait des beautez naturelles du pays, & de sa negligencé. Et les Anglois ont raison de le trouuer si beau, que lors que Clemét VI. donna les Isles fortunées au fils de Louys de Bauiere, & que l'on batit le tambour pour cela en Italie, l'Ambassadeur d'An-



gleterre, qui estoit à Rome, en prit l'épouuante, & partit en diligence, s'imaginant que cette expedition ne pouuoit point re. garder aucun autre pays que le sien. Il est si couuert d'arbres, que meismela campagne paroist vne forest, quand on la regarde de quelque hauteur, à cause des vergers & des hayes viues, qui enferment les terres labourables, & les prairies.

*Angle-  
terre  
bien dé-  
crite par  
Cambden  
1607.*

L'Angleterre est le pays du Monde le mieux connu, parce que Cambdenus par ordre du Roy Jacques en fit vne description, à laquelle il employa plusieurs années de voyages faits tout exprés. Il suiuit le cours des riuieres, & décriuit à droit & à gauche tout ce qu'il renco. Il fit plusieurs courses dans le plat pays, penetra les forests, & tra-

trauersa les Montagnes. De forte qu'il découurit tout ce qu'il y auoit à remarquer, plaça exactement iusques aux moindres Chasteaux, & rapporta en passant l'Histoire, la Genealogie, & les alliances de toutes les familles considerables. Son ouu- rage fait vne des plus curieuses parties de l'Atlas de M. Blaeu. Cambdenus dit que toute l'Isle de la grande Bretagne à 1836 milles de tour; & Iean Speede en met la longueur du midy au Nord, depuis le 50. degré, iusques au 60. trente minutes. Ils content l'un & l'autre en Angleterre 9285. Paroisses, en 25. Euechez, & deux Archeueschez, qui sont Cantorbery, & Yorck.

La Ville de Cantorbery est donc la Metropolitaine de la Prouince de Kent. Elle est fer-



mée de murailles. Ce que ne sont pas la pluspart des Villes d'Angleterre ; quoy que ce ne soit pas la grãdeur qui les exemte de cét ornement, ou de cette défense. Car encore que celle-cy ait l'avantage d'estre la Capitale d'une des plus belles Provinces du Royaume, elle n'est guere plus grande que Montargis. Les maisons sont basses, & les estages à peine de la hauteur d'un homme de mediocre taille, qui de la main toucheroit le plancher. Elles ont les vitres en dehors, & attachées à la muraille, sans que l'on puisse en ouvrir que celle du milieu ; & cela mesme aux secondes & aux troisièmes chambres seulement. Car plus bas il y a des barreaux de fer par dedans, & un rideau que l'on tire la nuit, sans aucuns vo-

lets, ny contre-fenestres. Ce qui marque que l'on ne craint point les insultes, ny la vangeance ; outre que les fenestres sont fort basses, & ne montent gueres plus haut que la ceinture des gens qui marchent dans la rue. Elles ont cela par toute l'Angleterre, qu'elles s'avancent en forme de balcon à plusieurs angles, ou en demi-cercle, & comme autant de petites tours, qui donnent quelque grace par dehors aux maisons, quand la veüe y est vne fois accoustumée. Cela rend les chambres plus commodes, mieux éclairées, & sert à découvrir sans estre apperçeu ce qui est à costé dans les rues ; au lieu que nous ne voyons par les nostres, que ce qui est au deuant de nous. Les estages des maisons s'avancent l'une sur l'autre dans



la rue; en sorte que les plus hautes chambres en deuiènt plus grandes que les plus basses, & que l'on en marche dans les rues moins exposé à la pluye. La nef de l'Eglise Cathedrale a trente deux verges de long. C'est à dire, 112. pieds; & on monte de la nef à deux Chœurs eleuez l'un derriere l'autre par 20. degrez chacun. Ils sont soustenus par trois rangs de Colomnes d'une espede de serpentine, d'architecture Gothique; & sous les Chœurs on fait le Presche en François, comme dans le Chapitre, qui est à costé du premier Chœur, se fait la Predication en Anglois. Il passe vne petite riuere à Cantorbery, qui fait moudre quelques moulins, & qui arrouse des prairies, & des iardins, dont la ville est environnée.

Rocheſter est beaucoup plus grand que Cantorbery, si l'on en considere les Fauxbourgs, qui s'étendent plus d'une demie lieuë le long du golfe, sur lequel la Ville est située. Elle est à sept milles de Graueſande, & de la Mer. Nous en sortimes par vn Pont de pierre sur le golfe; Il a plusieurs arches, & est garni au dessus du parapet d'une balustrade de fer de la hauteur d'une toise, pour empescher que l'on ne marche dessus, & que le vent n'emporte les chapeaux. De ce Pont la venë se promene agreablement sur le golfe & sur le Fauxbourg de Cantorbery iusques à Chattan, où l'on bastit la pluspart des vaisseaux de guerre, & où ils se retirent ordinairement au retour de leurs courses.



Graue-  
sande.

Grauefande, où ie couchay, ne le cede gueres à Rochester, quoy qu'elle ne soit pas ville Episcopale. Mais l'emboucheure de la Tamise, & le voisinage de Londres la rendent vn assez plaisant seiour. Il y vient tous les iours des parties de diuertissement, & les vingt milles que cette belle riuiere fait pour y arriuer sont couuertes de batteaux de toutes les sortes. On remonte, & on descend deux fois le iour par la Marée, & avec tant de facilité, qu'on n'employe iamais plus de cinq ou six heures à ce voyage. Les riués de la Tamise ne sont pas si agreables proche de Grauefande qu'à quelques milles plus haut, parce que ce ne sont que carrieres de plastre. Mais dès que l'on en est fortý, l'on trouue vne suite de vil-

lages, qui mene iusques dans Londres. On ne void des deux costez qu'atteliers de Nauires, & tout fourmille de Charpentiers, qui en bâtissent: On en découure de tout âge, & de toute taille, & c'est vne chose étonnante que le grand nombre qu'il y en a. Greenwich est vers le milieu de ce chemin sur la gauche vne iolie maison de plaisance de la Reine Mere.

Estant arriué à Londres ie me Arriué  
à Lon-  
dres. logeay le plus commodement que ie peus pour contenter ma curiosité. Je choisís le quartier du Commun-Iardin, qui est ordinairement celuy des François, qui voyagent, & qui ont plus d'affaires à la Cour, qu'à la place du Change. Il n'est pas loin de Wirte-hall, ny de l'Hostel de Sommerfet, & il est sans doute



le plus bel endroit de la Ville, ou plustost du Fauxbourg. Car on entre dans celuy de Westminster en sortant de la Ville par la porte de Tempels barre, & il est bien aussi long, que du Pont neuf à Chailliot, regnāt les deux tiers de cēt espace avec la largeur de sept ou huit ruēs paralleles. La plus part de nos ieunes Francois qui vont à Londres ne connoissent que ce pays-là, & ne font allez que iusques à la vieille Bource par terre, ou iusques à la Tour par eau; c'est pourquoy ils disent que Lōdres n'est qu'un boyau. Pour moy qui en ay couru tous les quartiers, ie fus surpris de la vaste étendue de cette Ville, & ie ne fais point difficulté de dire, qu'elle est plus grande, & qu'elle a plus de maisons que Paris, quoy que i'aduouē

qu'elle ne contient pas tant de monde, & qu'en beaucoup d'autres choses elle ne peut pas luy estre comparée.

Les maisons ne sont pas si hautes à Londres qu'à Paris, ny si remplies; aussi ne sont elles pas si logeables que les nostres. Il n'y a gueres qu'une famille dans chacune; si ce n'est vers la nouvelle Bource, ou vers la Cour. En ces endroits là il y a plusieurs locataires, & des chambres garnies, qui ne sont pas fort cheres; car pour vn écu par semaine l'on en trouue d'assez raisonnables. L'en choisiss vne de ce prix là, & au premier estage, dans le voisinage de l'Hostel de Salisbury; parce que i'estois bien aise de visiter à toute heure M. Hobbes, qui y logeoit avec M. le Comte de Deuonshire son patron; des,

*De la  
ville de  
Londres.*



Place du  
Com-  
mun-  
Jardin.

quelles deux rares perſonnes il'ay beaucoup de choſes à vous dire. La place du Commun-jardin n'eſt pas tout à fait ſi grande que la place Royale ; mais elle eſt bien plus gaye ; ſoit parce qu'elle eſt en vn lieu vn peu éleué, ſoit parce qu'il n'ya des maiſons baſties que de deux coſtez, que le troiſième eſt le frontiſpice d'vn Temple de fort belle Architecture, & que le quatrième eſt occupé par les jardins du Palais de Bethford, dont on voit les arbres par deſſus la muraille, qui eſt fort baſſe. Les maiſons de ces deux faces paroiſſent plus magnifiques que les noſtres, à cauſe que les arcades ſont plus hautes, que le Portique eſt plus large, qu'il eſt releué de deux marches, & qu'il eſt pavé de grands carreaux de marbre de Liege. La

nouvelle Bource n'en eſt pas loin. Elle eſt ſur la grande rue, qu'on nomme le Strangh, & elle contient deux Galeries doubles, l'une ſur l'autre, avec huit rangs de boutiques de Merciers. Le baſtiment eſt de pierre noire, & eſt bien auſſi long que du commencement de la Galerie Dauphine, juſques au bout de celle des Priſonniers. Je vous laiſſe à penſer ſi l'on trouue là de belle Marchandiſe, auſſi bien que de belles Marchandes Mais la vieille Bource luy diſpute cét avantage dans ſes quatre Galeries, qui ſont au deſſus du lieu où les Marchands ſ'aſſemblent tous les iours. Tant ya, Monsieur, que le quartier où ie me logeay me parut fort beau, & qu'il eſt celuy de noſtre Nation, de meſme que celuy des gens de qualité, le

Nouvelle  
le Bource  
et.

Vieille  
Bource.



mieux basti, & le plus regulier de Londres. Je dis de Londres, quoy que les Habitans de ce quartier-là disent, Je m'en vay à Londres; parce qu'en effet c'est vn voyage pour ceux qui sont proche de Westminster. Il est vray qu'en prenant l'eau on va quelquesfois dans vn quart d'heure, où l'on ne scauroit arriuer qu'après deux heures de marche. Car ie croy qu'il faut bien ce temps-là pour aller du bout d'un Fauxbourg iusques à l'autre; & ie ne voudrois pas entreprendre de trauerfer la plus grande largeur, qui est de Southrich par le Pont iusques au delà de Moerfields, dans moins de trois quarts d'heure. D'où ie vous laisse iuger de la grandeur de Londres. Mais, comme ie vous ay dit, nos gens qui en re-

Grandeur de Londres.

uiennent n'en ont pas veu le quart, & il y faut plus d'une année de sciour, pour en auoir vne idée fort exacte; ce que ie n'ay pas, quoy que i'en aye assez de connoissance, pour vous parler comme ie fais.

*Lincolne in fields* est vne place <sup>Places.</sup> carrée, beaucoup plus grande que nostre place Royale. Il y a de trois costez de tres belles maisons, qui ont chacune au deuant de soy vne petite place fermée d'une muraille basse, mais qui dérobe la veüe du premier estage: ce que i'eusse souhaitté que l'on eust changé en vne balustrade de fer, qui mesme eust donné de la grace, & fait paroistre la place plus grande. A vn de ses costez il ya vn fort beau College de mesme nom. *Moerfields* est vne autre place, qui est





formée de deux grands quarrés, enfermez dans vne barriere qui regne tout à l'entour. De cette premiere place, l'on monte à vne seconde, & de cette - cy à vne troisieme, qui sont toutes plantes d'arbres aux enuiron, & sur les Diagonales. Je laisse à part celle de *Smith-fields* qui est triangulaire, & plusieurs autres de moindre consideration; & ie ne mets point en ligne de compte celle que l'on bastit maintenant vers S. Iames, qui ne sera pas moindre que celle de Belle-Cour à Lyon. Il y a peu de fontaines publiques, & ce peu qu'il y en a, au lieu de seruir de quelque ornement dans les places ou dans les ruës, elles y choquent estrangement la veuë: car elles ne sont autre chose que de vilaines tours quarrées, dans lesquelles on en-

Fontai-  
nes.

tre par deux petites portes pour y puiser de l'eau; à quoy les estrangers ne prendroient point garde, si on ne les aduertissoit que ce sont là des fontaines.

La Maison de Ville, que l'on nomme *Cuilde-hall*, est tres peu de chose & dans vne ruë étroite. Elle sert de halle aux draps, où l'on amene tout ce qu'il y en a à vendre certains iours de la semaine; quoy qu'il y ait près de la vieille Bource la Maison des Drappiers où l'on se promene dans vn beau iardin. Je ne dois pas oublier la quantité prodigieuse de Libraires que ie remarquay à Londres; car outre ceux qui sont semez par toute la Ville, il y a des quartiers, tels que le cimetièrre S. Paul, & la ruë de la petite Bretagne, où l'on en voit deux fois autant



qu'il y en a à la ruë saint Iacques, & qui ont chacun deux ou trois Magasins.

Bouti-  
gues.

Il faut que ie vous die, auant que de passer à d'autres choses plus curieuses, qu'il n'y a peut-estre point de Ville au monde où il y ait tant de boutiques, & si belles. L'estalage n'en est pas fort riche, mais la perspective en est agreable: car elles sont grandes, & il y a des enfoncemens, & des decorations qui valent celles d'un theatre. La scene y est en chacune toute diuerse, ce qui recrée extrêmement la veüe, & attire les yeux des passans. Les edifices publics sont peu remarquables, & il n'y a que la sale de Witte-hall, & deux Eglises dont on puisse parler, & desquelles mesme il y a peu de choses à dire. La sale de Witte-hall est

Voitt-  
hall.

EN ANGLETERRE. 41  
est vn bastiment nouveau, que que l'on fit pour les audiences extraordinaires, & pour y festiner les Ambassadeurs, ou les deputez du Parlement; c'est pourquoy on la nomme la sale des Banquets. Elle paroist magnifique, parce que tout le reste du Palais est mal basti, & n'est autre chose qu'une confusion de maisons basties en diuers temps, & à diuers desseins, que l'on a iointes le mieux que l'on a peu, pour en faire la demeure de la Cour. Ce qui ne laisse pas de composer vne habitation plus commode que le Loure. Car il y a plus de deux milles chambres, & cela entre vn beau parc, & vne belle riuere: de sorte que pour la promenade, & pour les affaires en ville, on se trouue parfaitement bien posté.

D.



S. Iam.  
mi.

Le parc de S. Iames est pour le moins vne autre fois plus grand que le Iardin du Palais d'Orleans. Il a du costé du Chasteau, où loge le Duc d'York, vn mail de 850. pas geometriques, couuert de deux allées de gros arbres, & au bord d'vn petit bois, d'où l'on void vne belle prairie, vn long canal, l'Eglise de Westminster, & le Faux-bourg; ce qui fait vne admirable perspective. Dans ce parc le Roy a fait dresser vn grand mast pour des Telescopes avec lesquels Monsieur le Cheualier Robert Moray me fit voir Saturne, & les Satellites de Iupiter. Les deux Eglises, que l'on peut remarquer à Londres, sont celle de Westminster, qui estoit autre fois vne Abbaye de S. Benoist; & celle de Paul; car c'est ainsi qu'ils

Machine  
pour les  
Telescop.  
P. 11.Vest.  
minster.

nomment familièrement l'Eglise de ce saint. Elle est vne des plus longues que i'aye veu, & l'on ne se sert que de la moitié de sa longueur. Le reste seruoit du temps de Cromwel d'écuyerie & de Corps-de-garde à de la Cavalerie, & il en demeureroit mesme encore assez pour vne Hale, dont le Protecteur tâchoit de faire du reuenu, aussi bien que des bastimens qui furent faits au dehors, & qui cachent le frontispice de l'Eglise. Toutes les autres Eglises sont basties à la Protestante, & ne sont que de grands Auditoires, avec des Galeries, pour le seul vsage de la Predication, & de quelque morceau de Liturgie, à laquelle il assiste peu de monde: Car le peuple en a auersion, & la Religion qui est auourd'huy.

S. Paul.

Tous  
P. 11.

celle de l'Estat, n'est pas celle qui est la plus suiuite.

*Affaires  
de la Re-  
ligion.*

Sur quoy ie vous diray, Mon-  
sieur, que le Roy d'Angleterre  
a fait la chose la plus hardie qu'il  
peut entreprendre, lors qu'il a  
d'abord restably hautement l'E-  
piscopat, qui auoit esté la pierre  
d'achopement sous le regne de  
feu son pere. Les Presbyteriens  
sont en tres-grand nombre, &  
toutes les Sectes se peuent réunir  
quelque iour avec eux contre la  
Hierarchie. Je nomme Hierar-  
chie le regne des Episcopaux,  
quoy qu'à parler proprement ce  
n'en soit qu'une ombre, & que  
la corruption de la veritable  
Hierarchie, qui ne se trouue que  
dans l'Eglise Catholique. En  
Angleterre les Euesques ne sont  
point réunis sous vn chef de leur  
espece, & le spirituel s'y sou-

met au temporel, de telle sorte  
que le Roy y est consideré com-  
me le chef de l'Eglise Anglica-  
ne. Et c'est aussi en cette qualité  
que l'on fait mention de luy  
dans les prieres publiques. Il fal-  
lut necessairement qu'on en vint  
là, dés que le schisme separa  
l'Angleterre de l'obeissance au  
S. Siege sous Henry VIII. &  
pour des causes honteuses, qui  
sont conuës de tout le monde.  
En ce changement on retint le  
plus que l'on peut quelque ex-  
terieur de la face de l'Eglise  
Catholique; & c'est dequoy  
principalement les Puritains se  
plaignent auiourd'huy. Leurs  
Dogmes, & ceux de leurs ad-  
uersaires, sont presque éga-  
lement gastez, & il n'y a pas  
beaucoup de difference entre  
eux quant à la Doctrine. Les

*Le Roy  
Chef de  
l'Eglise.*



Presbyteriens leur font assez bon marché des choses essentielles, & leur conscience est assez en repos de ce costé là. Mais leur ambition n'est point satisfaite, & leur interest les fait soulever contre la discipline. Le fond de l'affaire est, que les Euesques ont l'honneur & le profit de leur costé; tandis que les simples Ministres rampent dans la poussiere, & n'ont que beaucoup de peine à fournir aux Predications. Cependant il ne faut pas qu'ils produisent ces vraies causes de leur mécontentement, & ils sont obligez de cacher les sujets de leur enuie sous des pretextes plus apparens.

*Presby-  
riens en-  
nemis  
des Eues-  
ques.*

Ils disent donc, que les Episcopaux ne se font pas assez éloigner des façons de faire de Rome; & que la conformité exte-

rieure avec les Catholiques, que l'on voit dans les temples d'Angleterre, dispose les esprits à retourner dans la Communion de leurs ancestres, & à embrasser la mesme Doctrine. En effet, Monsieur, il semble que l'on n'a touché aux matieres de la Foy dès le commencement de l'Herésie, si ce n'est afin de se soustraire à l'ordre, & à la discipline de l'Eglise; voila pourquoy on n'a attaqué que les articles qui en estoient les plus proches. Les Heretiques ont fait dans la Theologie, ce que l'on dit que les Ottomans ont fait dans leur Empire, qui a esté d'introduire vne vaste solitude entre eux & les puissances qu'ils auoient à redouter. Ils ont tâché de rompre l'enchaînement qu'il y auoit entre le Symbole des Apostres, &

*Method  
des Hen  
riques.*



ce que l'Eglise Catholique enseigne conformément à cet abrégé de la Doctrine Chrestienne, de sorte que les aduersaires de la bonne Theologie ne trouuant pas dans les deserts de la leur, la communication qu'il ya entre nos communs premiers principes, & tout le détail de nostre Doctrine, & de nostre discipline, il leur semble qu'il n'y en peut auoir aucune. Je ne veux pas vous expliquer plus particulièrement cette pensée, car vous voyez bien de vous mesme, que les controuerses touchant l'Eucharistie, le Purgatoire, le merite des œuures, l'inuocation des Saints, la primauté de S. Pierre, la succession des Papes, l'autorité des Conciles, & l'infailibilité de l'Eglise Catholique, sont toutes au deça des fondamentales,

les, & n'ont esté émeuës que pour donner lieu au Schisme & à la rebellion, par le moyen de laquelle on se vouloit soustraire à la Discipline, & enuahir le bien des Ecclesiastiques. La premiere chose que l'on a faite dans la prétendue Reformation a esté de se saisir des reuenus temporels, de chasser les Religieux des Cloistres; & en quelques lieux la fureur a passé iusques à démolir les Eglises. Il est vray que ie n'ay veu arriuer cela qu'en France, & que l'on peut dire, que l'Angleterre s'est comportée avec plus de moderation que nos Calvinistes. Et c'est ce qui irrite les Puritains, c'est à dire les pretendus reformez à la Geneuoise, qui se font nommer aussi les Presbyteriens, à ie ne sçay quel tiltre, si ce n'est à cause que



des Laïques d'âge meur gouvernent leurs Assemblées.

*Par-  
tains en-  
mieux de  
la digni-  
té des  
Eues-  
ques.*

Ceux-cy ne cessent de declamer contre le gouvernement Episcopal que le Roy a restabli, & disent; Que c'est vne honte d'entendre soustenir à ces Prelats, que les Euesques sont les successeurs des Apostres ( ce qui est tres vray dans l'Eglise Catholique ) & qu'ils ont la mesme autorité sur les Pasteurs, qu'ils auoient sur les septante Disciples; Qu'ils ayent sceance au Parlement; Qu'ils soient admis au Conseil d'Etat; & qu'il y en ait eu de grands Treforiers du Royaume. Ie ne sçay, Monsieur, s'il se trouueroit des Ministres Presbyteriens, qui refuseroient cette charge, si elle leur estoit offerte; & s'ils estimeroient qu'elle fût incompatible avec

leur Ministère, & leur integrité: car ne pourroient-ils pas prouuer par de bonnes raisons, que les Finances ne sçauroient estre mises en meilleures mains, qu'en celles des gens de bien, ou de ceux qui doiuent faire vne plus particuliere profession de pieté. Cependant i'ay entendu les Puritains s'écrier contre la Surintendance de Iuxon Archeuesque de Cantorbery, comme contre vn grand crime; Et certes ce luy qui cousta la vie à Guillaume Laud son predecesseur, n'eût point d'autre fondement que la faueur que ce Prelat auoit aupres du Feu Roy, & la vigueur avec laquelle il seruoit S.M. dans l'exercice de son Ministère. Vous en sçaez l'Histoire: mais peut estre ne sçaez vous pas si bien que moy tout ce que les



Presbyteriens reprennent dans le gouvernement Episcopal.

Ils resistent le plus qu'ils peuvent à vn serment que l'on fait faire aux Ministres anciens, & que l'on nomme, *a canonical oath*, vne espece de Formulaire par lequel ils reconnoissent, que le gouvernement de l'Eglise par les Archeuesques, Euesques, Doyens, & toute la dépendance de cette pretenduë Hierarchie, comme aussi les ceremonies, n'ont rien de repugnant à la parole de Dieu. Ils ne veulent point se soumettre aux cours spirituelles, ny aux censures Ecclesiastiques. Et il ne faut pas s'étonner de l'auesion qu'ils ont pour les Euesques, s'il est vray, ce qu'on leur impute, qu'ils abusent fort de leur iurisdiction, en imposant des amandes, & d'estre

*Ce que les Presbyteriens reprennent en leur Gouvernement.*

fort liberaux d'excommunications pour des suiets friuoles, en vertu desquelles ils refusent d'enterrer dans les cimetières publics les personnes excommuniées. Outre ce que les Presbyteriens trouuent à dire en la possession de plusieurs Benefices incompatibles, comme les Cures; & en la negligence avec laquelle ils sont deuenus; Ceux qui tiennent des grands Benefices y commettant pour l'ordinaire de leurs valets, ou d'autres personnes que l'on méprise; Il se remarque aussi vne telle difference entre vn Euesque, & vn autre Ecclesiastique inferieur, que ce dernier n'ose parler ny se couvrir en sa presence; Et l'Euesque dispose si absolument de toutes choses, qu'il n'a ny Chapitre ny Conseil avec qui il en communique.





Autres  
choses  
supra-  
not.

Ce que les Presbyteriens prennent d'ailleurs avec le plus d'aigreur, ce sont les iours de Fes-tes, dont quelques-vns sont dediées à la Sainte Vierge, les Autels, la consecration des Eglises, le respect rendu au nom de Ie-  
sus, les chandelles, les genufle-  
xions, les mitres, les surplis, les  
chapes, les croix, la musique, le  
Baptisme sur les fons avec le si-  
gne de la Croix; & il n'est pas  
iusques aux noms d'Archidia-  
cres, de Prebendaires, de Cha-  
pitre, de Chanoines, d'Official,  
de Vicaires, & de Curez, qui ne  
leur fassent peur. Mais ce qui les  
effarouche le plus est la Liturgie  
Angloise; l'Introduction de la-  
quelle en Escosse a fait répan-  
dre tant de sang dans les trois  
Royaumes. Car ce fût à son oc-  
casion qu'on prit les armes il y a

EN ANGLETERRE. 55  
vingt-quatre ans. Cecy merite  
bien d'estre pris de plus haut, &  
vous ne serez pas marri que ie  
vous face en peu de mots le de-  
notiement de toute cette intri-  
gue.

Le reuenu des Benefices sim-  
ples en Escosse ayant esté au  
commencement de la pretendue  
Reformation retini au Domai-  
ne, l'Estat n'en profita gueres;  
parce qu'on le donnoit volon-  
tiers à des cadets de bonne fa-  
mille, qui en auoient besoin. Les  
Gentils-hômes y prirent goust;  
& apres auoir souuent obtenu  
des suruiuances, ou continué  
dans leurs maisons la perception  
de ces fruits, ils les considererent  
comme leur patrimoine. De-là  
ils passèrent plus auant, & abu-  
sans de la liberalité du Roy, ils  
firent faire des erections en Ba-

Pensées  
des  
Erections  
des Be-  
nefices en  
Escosse,  
de la  
Guerre.



ronnies des Benefices qui se rencontrerent les plus considerables, ou de plusieurs qu'ils ioignirent ensemble. Et cela arriva pendant la minorité de Jacques VI. environ l'an 1567. Le temps apprit à ce sçauant Prince qu'on luy auoit lié les mains, & qu'il s'estoit par là osté le moyen de faire du bien aux gens de merite, ou de recompenser ses fideles seruiteurs. Il voulut reuouer ces érections: mais comme il y trouua trop de resistance de la part des Seigneurs qui tenoient ces nouuelles Baronnies, il s'en desista l'an 1617. Mais Charles I. son fils fauorisant le Clergé entreprit la mesme affaire avec plus de vigueur l'an 1633. La Noblesse qui y estoit interesée, souleua les Ministres Puritains, qui prirent le change, &

qui ne considererent que l'introduction de la Liturgie, qu'on leur proposoit en mesme temps, afin de rendre le culte diuin uniforme dans les trois Royaumes. Cependant, il estoit de l'intérest des pauures Ministres, que le Roy retirast ces biens de l'Eglise, afin que sa Majesté en peut augmenter leurs gages, qui estoient fort mediocres. Mais leur animosité contre l'Eglise Catholique les aueugla, & ils aiderent aux Barons de la nouvelle Erection à allumer la guerre ciuile; de laquelle il me suffit de vous marquer l'origine, sans que j'entreprenne de vous en raconter l'histoire.

Tant y a qu'enfin les Presbyteriens ont bien éprouué, parce qu'ils ont souffert des Independants, que les Conformistes,

*Les Presbyteriens ont souffert des Independants*  
27.



(comme ils nomment ceux qui estoient d'avis de recevoir la Liturgie) n'avoient pas tant mauvaise raison de se soumettre à la volonté du Roy, & d'appuyer la pensée de l'Archevesque son premier Ministre. En effet, les Presbyteriens ont esté ceux qui ont remis le Roy sur le trosne, & c'est ce qu'ils luy reprochent maintenant qu'ils se voyent persecutez, ou plustost que l'on veut remedier de bonne heure aux fâcheux inconueniens qu'a produit la tolerance que l'on auoit eue pour eux. Il est certain qu'ils ont l'esprit Republicain, & qu'en bonne Politique, le gouvernement Episcopal tel quel est plus expedient au Roy, que celui des Presbyteriens. Car la Hierarchie inspire aux Peuples du respect pour ceux qui les gou-

EN ANGLETERRE. 19  
 uernent, & preste la main à la Monarchie.

Je vois bien que vous attendez en cet endroit que ie vous <sup>Trem-  
bleurs.</sup> parle des Quakers, ou des Trembleurs, & de toutes les sectes que l'on dit qu'il y'a en Angleterre. Mais il n'en est peut-estre pas tout ce que l'on pense, & que l'on escrit; & ie me suis veu trompé autresfois en cela, lors que ie croyois de trouuer en Hollande cent sortes d'Anabaptistes ou de visionnaires, comme si c'estoient des gens qui fissent corps, qui vécussent sous quelque discipline, & dont les desseins eussent quel que regularité. Il se trouue par tout des personnes qui font profession d'un zele extraordinaire, ou qui tendent à se distinguer des autres, & à se faire remarquer par des opinions



toutes particulieres, & les disputes qui regnent depuis long-temps en France sur vne chose de neant, pour sçauoir si cinq propositions se trouvent dans vn liure, ou si elles n'y sont pas, font bien voir, que nous ne sommes pas incapables d'extrauagance, ou d'ambition, & d'opiniastreté. Mais, à dire le vray, il n'y a iamais eu en Angleterre que ces deux sortes d'exercice de Religion publique, la Presbyterienne, & l'Episcopale. La premiere a dégeneré en Arminienne, Menoniste, & Socinienne; & il s'est fait plusieurs sous- diuisions de ces Sectes, qui toutes ont tâché de se réunir durant la guerre par l'inuention de l'Independance. Elle estoit assez adroitement imaginée pour aller aux fins de Cromwell, & les Independants

*Indepens  
dans.*

n'estoient autre chose que des gens, qui donnant carrière à leurs pensées ne vouloient dépendre d'aucun Synode, ny d'aucun ordre Politique; mais qui pretendoient que tout ce qui concerne la Doctrine & la discipline Ecclesiastique fut administré & réglé par les Assemblées priuées. Neantmoins cela n'a iamais esté executé, & il n'y a point eu d'Eglise ny de société visible, que l'on peut nommer Independante; & le tout ne s'est passé qu'entre des particuliers, qui de temps en temps ont fait quelques équipées. On ne me peut monstrier qu'un certain tauernier de la ruë Chipsey, qui alla deux ou trois fois en plein Parlement faire quelques folies; & l'on n'a veu à Londres que de petits pelotons



de fanatiques, qui ont couru les ruës pour faire fousleuer le peuple; mais qui n'ont pas esté suiuis, & qui se sont tout incon- tinent dissipéz. On en a mesme fait pendre plusieurs, & chacun sçait comme l'on traitta Iacques Naylor, qui estoit vne espece de Iehan de Leyden, mais plus innocente que celle de ce Maistre tailleur, dont on void encore le squelette à Munster. Il ne faut pas oublier au suiet du temporel des Euesques, que ces bons Prelats font vne chose qui les rend fort odieux, & qui pourra auec le temps causer du desordre. C'est qu'un Euesque, qui paruiet à l'Episcopat sur les vieux iours, (comme i'en connois qui n'y sont paruenus qu'à soixante dix ans) afin de mettre vne bon- dix ans) afin de mettre vne bon- ne somme d'argent dans sa famil.

Simon.

le, fait vn bail de son reuenu pour trente ans, & le laisse pour la moitié moins de ce qu'il vaut, retirant vn pot de vin qui l'indamnise, & qui le fait iouyr tout d'un coup par aduance de pres- que tout ce qu'il perceuroit dans ce temps-là, s'il faisoit le bail sans fraude, c'est à dire, sans diminution du veritable reuenu de son Benefice. Apres quoy son successeur est tenu, si l'Euesque meurt à trois iours de là, de viure iusques au bout des trente ans de la seule moitié du reuenu que les parens du deffunct n'ont pas mise dans leur bource. Mais comment éuiter ce desor- dre en vn pays où l'on se moc- que du celibat des Prestres, & où l'on ne craint point la simonie!

Et c'est, Monsieur, tout ce que ie vous puis dire sur le suiet

Etat des  
Cathol.  
1701.



64 VOYAGE  
des Religions dont l'Angleterre  
est infestée. Car pour ce qui est  
de la Catholique, elle y demeure  
opprimée, & ie ne vois pas  
que les choses soient fort dispo-  
sées à la restablir. Les Catholi-  
ques estrangers sont les plus ze-  
lez, mais ils ne sont pas le plus  
grand nombre; & ceux du pays  
sont nez dans la seruitude, & ac-  
coustumez à la suppression de  
nos ceremonies. Ils n'ont iamais  
veu les Eglises ouuertes; Ils sont  
faits aux auanies, moyennant les-  
quelles ils vivent assez en repos;  
De sorte qu'ils ne peuuent, ny ne  
veulent rien hazarder pour ren-  
dre leur condition meilleure; Et  
mesme ils estiment qu'il y a quel-  
que chose de meritoire en la pa-  
tience avec laquelle ils atten-  
dent que Dieu face son œuvre,  
qu'il les déliure de cette captiui-  
té,

EN ANGLETERRE. 65  
té, & qu'il rende à l'Eglise l'an-  
cienne splendeur qu'elle a eue  
dans les trois Royaumes. Passons  
au reste de mon iournal, & ti-  
rons en quelques autres choses  
moins serieuses?

Comme i'estois allé en Angle-<sup>M H. H.</sup>  
terre pour y visiter mes amis, &  
les gens doctes, & pour m'infor-  
mer des affaires des sciences; au-  
tant que pour voir le pays, &  
pour m'instruire des autres ma-  
tieres; la premiere chose que ie  
fis dès que ie fus à Londres ce fut  
de chercher M. Hobbes, & M.  
de Montconis, desquels i'espero-  
is de prendre langue pour con-  
tenter ma curiosité. Je trouuay  
le premier peu changé depuis  
quatorze ans que ie ne l'auois  
veu, & ie le rencontray dans sa  
chambre en la mesme posture  
qu'il auoit accoustumé d'estre à  
E



Paris toutes les apresdisnées, car il les employoit à l'estude, apres s'estre promené tout le matin. Ce qu'il pratiqoit pour sa santé, laquelle il faisoit avec raison marcher la premiere, comme encore à present dans sa soixante & dix-huictiesme année il n'a adiousté à cette methode que l'exercice de la paulme, à laquelle il iouë vne fois toutes les semaines, iusques à ce qu'il succombe à la lassitude. Il me parut fort peu changé de visage; & point du tout quant à la vigueur de l'esprit, à la memoire, & à la gayeté, qu'il retenoit toute entiere. Pour M. de Montconis, ie le trouuay dans son élément, enfoncé dans le commerce des Physiciens, & ne respirant que machines, & que nouvelles expériences.

Il me fit voir son Journal, qui estoit si curieux, & où il auoit si exactement recueilly tout ce que i'aurois à décrire; & particulièrement ce qui se passoit parmy les sçauans de l'Academie Royale des Physiciens de Londres, que sa diligence me rendit plus negligent à recueillir de nouveau moy-mesme toutes ces choses là. Nous verrons vn iour ce qu'il en a dit; & s'il m'en croit, il le fera voir au public, avec ses autres iournaux d'Egypte, de Ierusalem, & de Constantinople, que ie l'ay si souuent exhorté de publier. Il y parle de plusieurs inuentions que l'on aura de la peine à croire, si l'on ne les voit pratiquées; D'vn instrument qui marque de luy-mesme tous les changemens de l'air, qui suruiennent dans

*M. de  
Montconis.*

*Inuentions  
nouuelles.*



vingt-quatre heures, tels que sont les vents, les pluyes, le froid, & le chaud; ce qui se doit exécuter par le moyen d'une horloge à pendule, d'un thermometre, d'une bouffole, & d'une giroüette, qui fait marcher vne regle avec vn crayon; D'une chaleur moderée à laquelle M. Willis ayant exposé vn morceau de fer, il se calcine sans l'ayde d'aucun autre corrosif, & se dissout dans l'eau, lors qu'il y est plongé; D'un muet & sourd de naissance auquel M. Wallis a appris à lire à Oxford, en luy enseignant les diuerses inflexions qu'il y auoit à faire aux organes de la voix pour la rendre articulée; D'une nouvelle maniere de petarder les nauires dans l'eau; D'une adresse de mettre plusieurs poutres courtes, les vnes

sur les autres, sans estre soustenuës par dessous, ny clouées, ny emboîtées l'une dans l'autre, en telle sorte que l'on face vn plancher de la largeur que l'on voudra; D'un fourneau de M. Kuffler, gendre de Drebbel, que ie vis autresfois à la Haye, & qui a si bien fait ses affaires à Arnhem en la teinture de son écarlatte, qui ouure & ferme de luy mesme ses registres, suiuant qu'il a besoin de plus ou de moins de chaleur; D'un autre fourneau à cuire pour cinq sols de bois vne grande quantité de pain, sans qu'il se puisse brusler; D'une distillation d'eau marine rendue propre à boire, & dont pour cinq sols on abbreuuera plus de cent personnes; D'un instrument à faire dessigner & tirer toute sorte d'objets par vne per-





sonne qui ne l'aura iamais appris, & cela se pratique en regardant par vne pinnule la teste d'vne épingle fichée au bout d'vne regle, que l'on conduit de la veuë par tous les traits de l'obiet, tandis que la regle, qui marche parallelement, par le moyen d'un plomb, fait d'un de ses bouts le mesme chemin que l'épingle fait de l'autre, ce qui marque sur vn papier avec vn crayon, toutes les lignes dont on a besoin pour vne ébauche. Vne des premieres choses curieuses que ie voulus voir fut vne machine hydraulique que le Marquis de Worcester a inuentée, & de laquelle il fait faire vn essay. Il fut tout exprés à Fox-hall de l'autre costé de la Tamise, vn peu au dessus de Lambets, qui est vne Maison

del'Archeuesque de Cantorbéry en veuë de Londres. Cette machine leuera à la hauteur de quarante pieds, & par la force d'un seul homme, & dans vne minute de temps, quatre grands sceaux d'eau; & cela par vn tuyau de huit poules. Ce qui sera d'un plus puissant secours pour les necessitez publiques, que ce qui s'exécute desia par le moyen d'une autre tres ingenieuse machine que l'on void éléuée sur vne tour de bois au dessus de l'Hostel de Somerset, & qui donne de l'eau à vne partie de la Ville, mais avec plus de peine, & en moindre quantité qu'il ne seroit à desirer. Elle est à peu près telle que nostre Samaritaine du Pont-neuf, & à la pompe aspirante on a adiousté quelque impulsion, qui en forti-



fié la force. Mais ce que nous faisons faire au cours de la Seine, ils le font faire à vn ou deux cheuaux qui tournent incessamment la Machine, parce que la marée change le cours de la riuere deux fois le iour, & que les ressorts ou les rouës qui seruent lors qu'elle descent, ne pourroient peut estre pas seruir lors qu'elle remonte.

*Personnes  
cuius  
& de.  
des. M.  
le Che-  
ualier  
Moray.*

Ce fut avec M. de Montconis que ie rendis les premieres visites à M. le Cheualier Moray, & à M. Oldenburg, l'auois pretexté de les visiter, & mon nom ne leur estoit pas inconnu. Il y a deux ans que i'auois écrit au premier lors qu'il estoit President de l'Academie, & ce fut par ordre de M. de Montmor, qui en auoit receu vne lettre de ciuilité sur l'Assemblée qui se fait chez luy,  
&

mais en vn temps auquel quelque affliction domestique ne luy auoit pas permis de faire réponse, ainsi qu'il le souhaittoit. l'auois veu l'autre fort souuent à Paris, & chez moy, & dans l'Assemblée de M. de Montmor, à laquelle il estoit fort assidu; avec le Mylord Rana, neveu de M. Boyle, dont il auoit la conduite. Ce curieux Allemand ayant remarqué par deça nos bonnes intentions, profité de ses voyages, & selon l'avis de Montagne frotté sa ceruelle contre la ceruelle d'autrui, s'estoit fait confiderer à son retour en Angleterre, comme vne personne capable de tenir la plume de l'Academie. Il en estoit le Secretaire, & Monsieur le Cheualier Robert Moray en estoit vn des plus



ardens promoteurs. C'estoit vne chose admirable, ou pour mieux dire de tres-grande édification, que de voir vn homme employé dans les affaires d'Etat, & de si rare merite, qui auoit passé sa vie dans les emplois de la guerre, ou du cabinet, dresser luy-mesme des machines dans le parc de S. Iames, & adiufter des Telescopes. Nous l'aons veu faire tout cela de grand courage, & certainement à la confusion de la plus part des gens de Cour, qui ne regardent iamais les astres, & qui se croiroient des-honorez, s'ils se mesloient d'autre chose, que d'inuenter de nouvelles modes de s'habiller. Je consideray donc, Monsieur, avec admiration l'empressement que ce sage Escossois auoit pour aduancer la connoissance des

choses naturelles, & les commodités de la vie, que la mécanique peut tirer de cette science. Certes la familiarité avec laquelle il en vsoit, me faisoit auoir beaucoup plus de respect pour luy, que s'il se fût toujours tenu sur le bon bout, & s'il se fut estudié de cacher son ignorance sous le masque de ie ne sçay quelle grauité. Je le visitay plusieurs fois avec grande satisfaction, n'ayant iamais eu l'honneur de le voir, que ie n'appriße quelque chose de luy.

Il me presenta à Monsieur le M. le Prince Robert. Prince Robert, qui est de la mesme trempe, bon, modeste, extrêmement curieux, & sans façon, quoy que sa naissance, son excellent esprit, & ses illustres actions sur terre & sur mer, qui le rendent vn des plus grands



Heros de ce siecle, luy peussent legitimement inspirer de la fierté. Monsieur Moray me presenta aussi au Roy, qui aime les estudes Physiques, & se plaist aux curiositez de l'art; Il prit la peine de me mener à l'Academie Royale, & il eust la bonté presque toutes les fois que i'y assistay, de me faire asséoir aupres de luy, afin de m'expliquer tout ce qui se disoit en Anglois. Je me souuiens que la premiere fois que i'y fus, vn Gentil-homme de la Campagne y discourut pertinemment des maladies du blé, & rapporta cent obseruations curieuses sur le grain auant qu'on le seme, sur la plante auant qu'on la moissonne, & sur le blé iusques à ce qu'il est reduit en farine. Il parla d'vn certain grain de

Academie  
Royale  
des Physiciens.

grosceur extraordinaire, qui suruiuent à vn espy, comme vne excrescence, & qui est vne espeece de poison, d'où peuuent venir des maladies epidemiques, à quoy l'on n'a pas encore pris garde. Mais puis que nous voila dans l'Academie, il faut dire ce que c'est, en attendant qu'elle mesme se donne mieux à connoistre, par vne histoire de son establissement qu'elle nous fait esperer.

De tout temps l'Angleterre a produit d'excellents esprits, qui se sont pleus à l'estude des choses naturelles; & quand elle n'auroit donné à cette science que Gilbert, Haruæus, & Bacon, elle auroit dequoy le disputer à la France, & à l'Italie, qui nous ont donné Galilée, Descartes, & Gassendi. Mais à



dire le vray Bacon le Chancelier, l'a emporté par dessus tous les autres en grandeur de dessein, & en cette docte & iudicieuse tablature qu'il nous a laissée, pour reduire vtilement en pratique, & tirer hors des disputes del'Escole, ce que l'on a de connoissances de la Nature; afin de les appliquer à la Mechanique, & en applanir les difficultez que l'on rencontre dans la vie. Ce grand homme est sans doute celui qui a le plus puissamment sollicité les interets de la Physique, & excité le monde à faire des experiences. Mais comme ce ne font pas là les affaires des particuliers, qui ne font que se ruiner, ou se morfondre en cet exercice, il a fallu attendre vne conioncture en laquelle les Grands, & les Princes entra-

sent dans cette curiosité.

Il est donc arriué pendant les Guerres d'Angleterre, qui opprimerent le feu Roy, & qui causerent cette longue éclipse du souuerain, dont les trois Royaumes s'ôt aujourd'huy heureusement éclairez, que les gens de qualité n'ayant plus de Cour à faire se sont appliquez à l'étude, & que quelques vns se sont tournez du costé de la chymie, de la mechanique, des mathematiques, & de la science des choses naturelles. Le Roy mesme ne les a pas negligés, & il y a acquis des connoissances qui me surprirent en l'audiencie que j'eus de sa Majesté, & de laquelle ie vous diray toutes les particularitez. Au retour de ce long exil, & apres que la Paix a esté restablie, ces mes-

*Gens de  
qualité  
curieux.*

*Le Roy  
curieux  
des sciences  
Physiques.*



mes personnes, qui auoient trou-  
 ué de la consolation dans les  
 lettres, n'ont pas voulu leur té-  
 moigner de l'ingratitude en les  
 abandonnant, pour se remettre  
 dans la faineantise ordinaire des  
 Courtisans; & ils ont mieux ai-  
 mé faire entrer cette sorte d'en-  
 tretiens parmy leurs autres di-  
 uertissemens, que de retomber  
 dans leur premiere negligence.  
 Dans cette veuë les Mylords  
 Digby, Boyle, Bronckers, Mo-  
 ray, Deuonshire, Worcester,  
 & plusieurs autres (car la No-  
 blese d'Angleterre est presque  
 toute sçauante & fort éclairée)  
 ont fait bastir des Laboratoires,  
 dresser des machines, ouurir des  
 mines, & employé cent sorte  
 d'artisans, pour essayer de trou-  
 uer quelques nouvelles inuen-  
 tions. Le Roy ne s'est pas éloi-

gné de cette curiosité, & me-  
 me il a fait venir de Paris vn  
 grand Chymiste, auquel il a fait  
 construire vn tres beau Labora-  
 toire dans le parc de S. Iames;  
 mais sur tout il a pris plaisir aux  
 experiences vtiles à la nauiga-  
 tion, de laquelle il a vne mer-  
 ueilleuse connoissance. Il auoit  
 lors que i'estois à Londres com-  
 mandé au Mylord Bronckers  
 d'éprouer quels bois, & quel-  
 les figures nageoient mieux sur  
 l'eau, ou la fendoient plus ai-  
 sément: Sur quoy i'entendis par-  
 ler d'vn nauire sur deux quil-  
 les, & à deux mats de front,  
 qui supportant deux voiles  
 prendroit plus de vent, s'en-  
 fonceroit moins, & par consé-  
 quent iroit beaucoup plus viste  
 que les autres. Je ne sçay ce qui  
 en a réüssi. Mais tousiours il est

*Nouvelle  
 inuen-  
 tion d'un  
 Nauire.*



vray en general, que la Physique s'est dé-jà beaucoup preualluë de cette curiosité royale, & de celle de quelques grands Seigneurs; puisque sa Majesté a escouté les propositions de l'établissement d'une Academie, à laquelle iamais on n'aura veu de pareille, si le proiect est entierement executé. Ce qui en paroist desjà a merité vne approbation vniuerselle; ce que produisent quelques vns de ces doctes Academiciens nous remplit de grandes esperances, & vous seriez surpris si ie vous rapportois vne partie des belles choses que contiennent les immortels ouurages de M. Boyle, & des Docteurs Willis, Glissonius, & Charleton. Le premier a inuenté vne machine Pneumatique, avec laquelle il se fait

vne infinité d'experiences, qui nous apprendront ce que la rarefaction & la compression de l'air peuuent sur les corps; d'où l'on viendra à la connoissance de la cause des Rheumatismes, des maladies contagieuses, & de plusieurs autres indispositions, & phœnomenes de la Nature. Mais cela est de trop longue haleine, & il le faut reseruer à nos entretiens de l'hyuer prochain, que ie reuerray dans mon cabinet leurs profondes pensées; ausquelles, peut-estre, ie donneray quelque éclaircissement, & sur lesquelles i'aurois à raisonner avec plus de loisir. Il est venu en la pensée des Physiciens Anglois vne methode pour dresser des Tables Astronomiques, qui fera connoistre les vrais meridiens de la Terre, en obser-



84 VOYAGE  
uant les Eclipses des Satellites  
de Iupiter; car comme il en arri-  
ue fort souuent, & presque tous  
les iours, l'heure differente en  
laquelle on les remarquera de  
diuers lieux, en tirant du cou-  
chant au leuant, fera voir la dif-  
ference des meridiens. Ces ex-  
cellens hommes ont de hautes  
pensées, & executent adroite-  
ment ce qu'ils pensent; tel-  
moin vn globe de la Lune, sur  
lequel les eminences sont repre-  
sentées avec toute leur propor-  
tion, & que ie vis dans le cabi-  
ner du Roy. Sa Majesté me le fit  
admirer, & me dit que l'auteur  
obseruoit l'estoille dont parle  
Heuelius qui est dans la Balei-  
ne, & qui paroist, & disparoist  
tous les quatre mois, s'éloignant  
de la Terre comme en ligne  
droite, sans s'approcher dauan-

EN ANGLETERRE. 85  
rage apparemment d'aucune  
estoile voisine; La seule gros-  
seur qui s'augmente, & qui di-  
minuë, donnant des preuues  
qu'elle s'auance, & qu'elle se  
recule de nous. Le Roy eust la  
bonté, me voyant fort attentif  
à considerer toutes choses, de  
me faire remarquer des dimen-  
sions qu'on luy auoit enuoyées  
d'un enfant Écossois de deux  
ans, & il permit à ma curiosi-  
té d'en mettre sur mes tablet-  
tes certaines dimensions, que sa  
Majesté prit la peine de mesu-  
rer elle mesme. C'estoit sur le  
pied d'Angleterre, qui est de  
vingt-huict milliesmes moindre  
que celuy de France. Il auoit  
le poignet de six poulces trois  
quarts; la machoire de huict  
poulces & demi; le bras au des-  
sus du coulde de dix poulces





trois quarts ; le gras de la jambe, d'onze poulces trois quarts ; le col de quinze poulces vn quart ; la cuisse de 19. poulces à vne huitiesme ; le crane de 20. poulces & demi ; le corps sous les aisselles de vingt-neuf poulces trois quarts ; le corps à la ceinture de trente deux poulces ; la hauteur de cét enfant estoit de trente sept poulces trois quarts.

*Parisien.  
Parisien.  
de l'Académie  
Royale.*

L'Academie Royale des Physiciens de Londres est establie par des Lettres du Roy, qui en est le fondateur, & qui luy a donné le College de Greshem, (c'est le nom d'vn Marchand qui le fit bastir) dans la ruë Biscop getstrid, où elle s'assemble tous les Mercredis. Iene sçay s'il n'y a point desia quelque reuenu affecté pour l'entretien des per-

sonnes qui gouvernent les machines, & d'vn huissier, qui marche deuant le President avec vne grosse masse d'argent, laquelle il pose sur le Bureau de l'Assemblée, quand il y vient prendre place. Mais i'ay bien ouï dire, quel'on estoit apres à trouuer vn fonds pour quatre mille liures de rente à deux personnes sçauantes, qui demeureroit dans le College, & qui seront gagées, pour rapporter à la compagnie ce dont elle voudra estre informée par la lecture des liures. Et à cét vsage il y a déjà vn commencement de Bibliothèque tout ioignant vne galerie, dans laquelle on passe au sortir de la sale de l'Assemblée: Comme d'vn autre costé il y a au deuant de la mesme sale, vne anti-chambre fort honnelle, &



deux autres chambres, en l'une desquelles on tient le Conseil; sans conter le logement que l'on destine aux deux professeurs, qui recueilleront des Auteurs les anciennes experiences Physiques & mechaniques, que l'on examinera pour s'en assurer à l'auenir, tandis que l'on en fera aussi de nouvelles. La chambre de l'Academie est grande & lambrissée. Il y a vne longue table au deuant de la cheminée, sept ou huit chaises à l'entour couuertes de drap gris, & deux rangs de bancs de bois tout nud à dossier, le dernier estant plus esleué que l'autre en forme d'amphitheatre. Le President & les Conseillers sont electifs. Ils ne gardent point de rang dans l'Assemblée; mais le President se met au milieu de la table dans

vn

vn fauteuil, tournant le dos à la cheminée. Le Secretaire est assis au bout à sa gauche, & ils ont chacun deuant eux du papier & vne écritoire. Je ne vis personne sur les chaises, & ie pense qu'elles sont reseruées pour les gens de haute qualité, ou pour ceux qui ont à s'approcher du President en certaines occasions. Tous les autres Academiciens prennent place indifferement & sans ceremonie; & lors que quelqu'un suruiet apres que l'Assemblée est formée personne ne bransle, à peine est-il salué du President, & il prend place vistement là où il peut, afin de ne pas interrompre celuy qui parle. Le President tient vne petite masse de bois à la main, dont il frappe sur la table lors qu'il veut faire faire silence. On parle

H



à luy découuert, iusques à ce qu'il fait signe que l'on se couvre; & l'on rapporte en peu de mots ce que l'on trouue à propos de dire sur l'expérience que le Secretaire a proposée. Personne ne se haste de parler, ny ne se picque de parler long. temps, & de dire tout ce qu'il sçait. On n'interrompt iamais celuy qui parle, & les dissentimens ne se poussent pas bien auant, ny d'un ton qui puisse des-obliger en aucune maniere. Il ne se peut rien voir de plus ciuil, de plus respectueux, & de mieux conduit que cette Assemblée, telle qu'elle me parut. S'il y a quelques entretiens particuliers qui se forment tandis que quelqu'un parle, ils se passent à l'oreille, & l'on s'arreste tout court au moindre signal que le President fait; de

forte que l'on n'acheue pas mesme de dire sa pensée. Cette modestie me sembla fort remarquable en vn corps composé de tant de personnes, & de tant de sortes de nations. Car ils les admettent toutes dans leur Academie; & ils ne les obligent qu'à signer vn acte, par lequel on promet de garder les statuts de l'Academie, de se trouuer le plus souuent que l'on pourra aux Assemblées, & sur tout à celles ou l'on fait l'élection des Officiers; de ne rien faire ou dire qui puisse nuire à la compagnie; de luy rendre l'honneur, & de luy procurer tous les aduantages que l'on pourra, tandis que l'on voudra estre Academicien. Ce que l'on fera estimé estre, iusques à ce que l'on ait renoncé à ce tiltre par escrit. On me fit la grace de



à luy découuert, iusques à ce qu'il fait signe que l'on se couvre; & l'on rapporte en peu de mots ce que l'on trouue à propos de dire sur l'expérience que le Secretaire a proposée. Personne ne se haste de parler, ny ne se picque de parler long. temps, & de dire tout ce qu'il sçait. On n'interrompt iamais celuy qui parle, & les dissentimens ne se poussent pas bien auant, ny d'un ton qui puisse des-obliger en aucune maniere. Il ne se peut rien voir de plus ciuil, de plus respectueux, & de mieux conduit que cette Assemblée, telle qu'elle me parut. S'il y a quelques entretiens particuliers qui se font tandis que quelqu'un parle, ils se passent à l'oreille, & l'on s'arreste tout court au moindre signal que le President fait;

forte que l'on n'acheue pas mesme de dire sa pensée. Cette modestie me sembla fort remarquable en vn corps composé de tant de personnes, & de tant de sortes de nations. Car ils les admettent toutes dans leur Academie; & ils ne les obligent qu'à signer vn acte, par lequel on promet de garder les statuts de l'Academie, de se trouuer le plus souuent que l'on pourra aux Assemblées, & sur tout à celles ou l'on fait l'élection des Officiers; de ne rien faire ou dire qui puisse nuire à la compagnie; de luy rendre l'honneur, & de luy procurer tous les aduantages que l'on pourra, tandis que l'on voudra estre Academicien. Ce que l'on fera estimé estre, iusques à ce que l'on ait renoncé à ce tiltre par escrit. On me fit la grace de



m'admettre à prester ce serment de fidelité & ie signay l'acte de bon cœur ; au mesme temps qu'on en dressa vn autre pour le Roy, par lequel S. M. promettoit de proteger l'Academie dont il se disoit le fondateur. Ie vous laisse à deuiner, Monsieur, quel est le genie de cette Assemblée, & si les Sceptriques y sont bien venus. Elle a pris pour devise vn champ d'argent, qui presente vne table rase & leur détachement de toute sorte de preiugé, avec ce mot, *Nullius in verba.* En effet, l'on ne remarque point qu'aucune autorité preuille; & tandis que les simples Mathematiciens inclinent plus vers M. Descartes que vers M. Gassendi, d'autre costé les litterateurs semblent plus portez vers cestuy-cy. Mais les vns & les

autres se comportent iusquesicy avec tant de moderation, que les diuerses hypotheses, ou les diuers principes, n'empechent pas la bonne intelligence des Academiciens, qui sçauent bien qu'ils se rencontreront tous à vn mesme but, encore qu'ils y aillent par diuers chemins; puis qu'ils tendent tous à l'explication de mesmes phénomènes.

Ie ne vous diray rien, Monsieur, des excellens hommes que ie vis dans cette illustre Assemblée; parce que ie n'entreprends pas de faire des Eloges, comme i'y serois obligé si ie les nommois, d'ailleurs ie n'eus pas le bonheur de les tous connoistre plus particulièrement, ny le temps de les visiter, & d'auoir avec eux quelques conferences. Ie ne sçay si ie l'eusse entrepris, si cela

*Distes  
pen com  
munice  
tisi.*



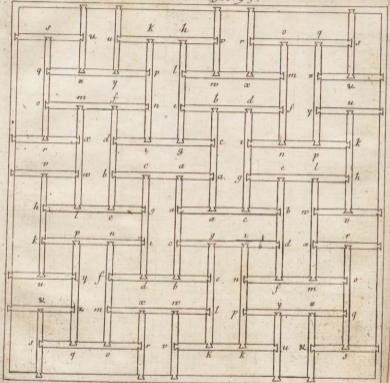
Leur  
pronon-  
ciation  
Latine  
mél-ai-  
sée à ce-  
lindre.

Voyage à  
Oxford.

Donné  
à l'Es-  
cole  
d'Expe-  
rience.

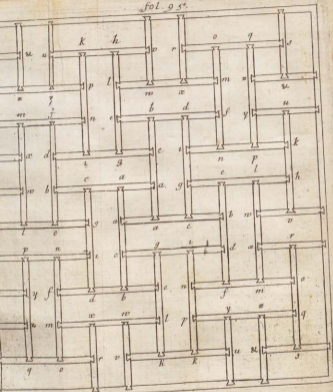
m'eust bien réussi, parce que les Anglois viennent fort retirez, & se communiquent peu aux estrangers; outre que ne parlant point volontiers François, encore qu'ils le peussent bien faire, ils s'expliquent en Latin d'un certain accent, & avec vne prononciation qui ne le rend pas moins difficile que leur langue. Je l'approuvay bien en mon voyage d'Oxford, où ie profitay fort peu de la conuersation de M. Wallis, & de M. Willis, deux professeurs en Medecine & en Mathematiques, qui sont des plus celebres, parmi quantité d'autres sçauans, qu'il y a dans cette Vniuersité. Neantmoins ie fus fort satisfait de l'experience que ie vis chez le premier d'un sourd de naissance, & muet à cause de sa surdité, auquel il auoit appris





**EN ANGLETERRE.**  
à lire; & d'un modelle de p  
cher capable de soustenir  
grand poids, & de faire vne  
d'extraordinaire largeur, en  
re qu'il ne fût fait que par l  
semblée de plusieurs poul  
courtes, mises les vnes sur les  
tres, sans mortoises, sans clou  
& sans chevilles; & sans autre a  
puy, que celui du mutuel su  
port qu'elles se prestent. Car  
force qu'elles font les vnes s  
les autres, les rend toutes ense  
ble comme vne seule poultre, &  
comme si le plancher estoit tou  
d'une piece. Je vous en feray voi  
la figure, & vous admirerez l'in  
vention de ce Mathematicien  
laquelle ie fis admirer mesmes a  
M. Hobbes, qui est fort brotil  
lé avec luy, & qui a de tres for  
tes raisons de ne l'aimer pas. Car  
pour le dire en passant, ce Do-





EN ANGLETERRE. 95  
 à lire; & d'un modèle de plancher capable de soustenir un grand poids, & de faire vne sale d'extraordinaire largeur, encore qu'il ne fût fait que par l'assemblée de plusieurs poultres courtes, mises les vnes sur les autres, sans mortoises, sans clouds, & sans cheuilles; & sans autre appuy, que celui du mutuel support qu'elles se prestent. Car la force qu'elles font les vnes sur les autres, les rend toutes ensemble comme vne seule poultre, & comme si le plancher estoit tout d'une piece. Je vous en feray voir la figure, & vous admirerez l'invention de ce Mathematicien, laquelle ie fis admirer mesmes à M. Hobbes, qui est fort broüillé avec luy, & qui a de tres fortes raisons de ne l'aimer pas. Car pour le dire en passant, ce Do-

*Disputes  
 des deux  
 des deux  
 nées.*



Œeur ne l'a pas traité comme il deuoit. Mais, selon la bonne coustume des gens de lettres, qui se rendent ridicules à vous autres Courtisans par leurs disputes de harangues, & par leur malignité; après auoir tâché de refuter la Mathematique de M. Hobbes, dont il estoit question, il a sauté dans sa Politique, & il l'a voulu faire passer pour mauuais seruiteur du Roy. Ce qui a fort irrité le bon vieillard, qui auoit au commencement des troubles souffert pour le seruice de S. M. & qui n'a iamais rien escrit sur son suiet, ny sur celuy des affaires publiques, qui ne peut estre bien interpreté. Aussi le Roy n'a pas tenu compte des iniures de M. Wallis, & pour en consoler M. Hobbes il luy donna vne pension de cent Iacobus.

*Le Roy  
fait du  
bien à  
Hobbes.  
Et pour  
quoy.*

Sa

Sa Maieité me monstra son portraict de la main de Coper dans le Cabinet de ses curiositez naturelles & mechaniques, & me demanda si ie connoissois cette personne, & quelle estime i'en faisois. Ie luy dis ce que ie deuois, & l'on demeura d'accord, que s'il eust esté vn peu moins dogmatique, il eust esté fort necessaire à l'Academie Royale: Car il y a peu de gens qui regardent les choses de plus près que luy, & qui ayent apporté vne aussi longue application à la Physique. Il est en effet vn reste de Bacon, sous lequel il a escrit en sa ieunesse, & par tout ce que ie luy en ay ouy dire, & que ie remarque dans son stile, ie vois bien qu'il en a beaucoup retenu. Il a par estude sa maniere de tourner les choses, & il donne

I



volontiers dans l'Allegorie, mais il a naturellement beaucoup de sa belle humeur, & mesme de sa bonne mine. Il a fait peur ie ne sçay comment au Clergé de son pays, aux Mathematiciens d'Oxfordt, & à leurs adherants; c'est pourquoy S. M. me le compara tres-bien à l'ours, contre lequel il fait battre les Dogues pour les exercer. Il a sans doute grandement obligé les testes couronnées dans les Fondemens de sa Politique; & s'il n'eust point touché les Dogmes de la Religion, ou s'il se fut contenté d'attaquer les Presbyteriens, & les pretendus Euesques de son pays, ie n'y trouuerois rien à redire. Mais ce Philosophe estant né, & esleué dans l'heresie, ignore les principes du bon party, & n'a pas l'idée qu'il faut auoir de la

veritable Hierarchie. Il ne connoist l'Eglise Catholique que par les liures de Controuerse à la Protestante, qui luy en ont fait vne horrible peinture; & il n'a voyagé à Rome en sa ieunesse, qu'apres auoir leu en France le Mystere d'Iniquité. Pardonnons luy, (s'il se peut) le mal-heur de sa naissance, & de sa mauuaise institution, à cause de son bel esprit sur toute autre matiere, & prions Dieu qu'il luy fasse misericorde: Car si les raisons de son Leuiathan contre les Academies, & contre les Ecclesiastiques, pouuoient n'extirper que ceux de sa secte, & ne ronger que la gangrene de l'Eglise; elles pourroient seruir d'un grand remede à la societé ciuile dans la partie septentrionale de la Chrestienté. Mais reuenons à son An-



M.  
Wallis.

tagoniste. Le Docteur a bien moins que M. Hobbes du galant homme, & si vous le voyez avec son bonnet plat sur la teste, comme s'il y auoit mis son portefeuille, apres l'auoir couuert de drap noir, & cousu à sa calotte, vous auriez autant enuie de rire à ce plaisant spectacle, que vous conceuriez d'estime & d'affection pour la prestance & la ciuilité de mon amy. Ce que ie ne dis pas pour oster à M. Wallis la louange qui luy est deuë d'estre vn des plus grands Arithmeticiens du Monde, & qui n'estant encore que de l'âge de quarante ans peut aller plus loin; & se polir, s'il vient prendre l'air de la Cour à Londres: Car il faut auouer, Monsieur, que celuy du College en a besoin, & que ceux qui ne s'en sont pas puri-

fiez ont volontiers l'haleine forte, & sont incommodés dans les cōuersations. Cela me parut manifestement par la comparaison que i'eus occasion de faire de ce subtil & sçauant professeur avec M. Lockey Bibliothecaire d'Oxfordt. Ce dernier auoit pris à la Cour, & en France, vn air obligeant, vne façon accorte, & sans luy ie n'eusse pas eu beaucoup de satisfaction de mon voyage.

Il eut la bonté, non seulement de me mener à la Bibliotheque, mais par tous les Colleges, & de m'accompagner chez tous les Professeurs que ie visitay. Il logeoit dans celuy de Christ, qui est vn des plus grands, & le plus riche; car il a soixante dix mille liures de rente. Le Cardinal de Wlcey le fit bastir sous Henry VIII. dont il estoit si fauory, que

ce fut pour luy que ce Prince fit bastir Hamptoncourt, qui est aujourd'huy vne Maison Royale à douze milles de Londres. Il y a à Oxfordt dix-sept ou dix-huict Colleges, qui sont presque tous de cette force. Les bastimens sont de pierre de taille, & les moindres ne le cedent guere à la Sorbonne, car il y en a quelques-uns qui la surpassent. La basse-cour du College de Christ n'est guere moindre que ce qui est dans l'enceinte des barrières de la place Royale. Il y a vis à vis de sainte Catherine à la porte vers Londres vn jardin en Medecine, qui est petit, maltenu, & plustost vn verger qu'vn jardin. Je ne veux pas vous décrire tous ces Colleges. Il y en a vn où ie vis vn grand nez de bronze à la porte, comme si c'estoit vn

masque de Polichinelle. On me dit qu'il se nommoit aussi le College du nez, & que c'estoit là dedans que Iean Duns-Scot auoit enseigné. En memoire dequoy on auoit appliqué la figure de son nez à la porte. Le dernier College que ie visitay fut celuy de S. Iean, qui est le plus regulierement basti, quoy qu'il ne soit pas des plus riches. Il y a deux cours quarrées de la grandeur de ce quart que nous voyons maintenant de celle du Louure, & deux grands corps de logis à trois estages, accompagnez de quatre ailles de mesme hauteur. En l'vne ie vis vne belle Bibliothèque, & vne grande Galerie lambrissée, où ie ne vis point d'autre ornement que celuy d'vn portraict du feu Roy Charles que l'on tiroit d'vne armoi;



re, & que l'on monstroit par rareté; parce qu'il estoit fait de lignes d'écriture fort menuë, à quoy estoient employez les Pseaumes en Latin. Ce mesme Prince, & la Reyne Mere sont en bronze dans la seconde basse-cour sur les deux portés, & les deux derniers Archeuesques de Cantorbery bien-faicteurs de la Maison, sont enseuelis dans la Chapelle. Ce College a deux grands iardins, dont l'un est en terrasse, & regarde la plaine du costé du Nord.

*La Bibliothèque  
d'Oxford.*

La celebre Bibliothèque de l'Academie d'Oxford, où se font les leçons publiques, demanderoit bien vne longue station; mais ie n'eus pas le loisir de la voir qu'en passant. Elle est faite en H, & est à deux estages de liures. Dans l'estage en bas il y a

six rangs de liures in folio, & trois in quarto: & dans l'estage en haut, ou l'on monte par des degrez de bois à iour fort ingénieusement pratiquéz aux quatre coins & au milieu, il y a neuf autres rangs de liures, trois in folio, & six de diuerse taille. Ceux de Seldenus sont dans vn costé avec les M. S. que le feu Archeuesque de Cantorbery Law donna à la Bibliothèque, en nombre de deux mille quatre cent. Nous nous promenâmes dans les Galeries au dessus de la Bibliothèque, & vismes les medailles, qui y sont en grand nombre; & à l'entour des galeries il y a quelques portraits des gens doctes. On nous y monstra l'espée que le Pape enuoya à Henry VIII. comme Defenseur de la Foy. Il y a vn petit theatre Ana-



tomique qui ne merite pas d'estre veu. Les Auditoires estoient tous fermez, & il ne s'y fait presque point deleçons; à cause que les leçons priuées attirent tous les Escoliers.

*#xford.* Oxfordt ne seroit pas ce qu'il est sans les Colleges: car il n'y a presque d'habitans qu'autant qu'il en faut pour seruir trois ou quatre mille estudians, & pour cultiuier vne fort agreable plaine dans laquelle la ville est située, sur vne petite riuierie extrêmement poissonneuse, qui tombe assez près de là dans la Tamise. Les deux iournées que l'on employe à y aller en carrosse de Londres font voir dans vn beau pays Osbrigh, Bekenfields, Wickom le grand, & Wickom le petit, que l'on nomme villes, quoy que ce ne soit à propre-

ment parler que de grands bourgs sans murailles. On nous faisoit craindre les voleurs sur ce chemin; ce que ie croyois qu'ils fissent par vanité, & afin que Paris n'eust rien à reprocher à Londres. Mais ie sçeus qu'effectiue-ment il en paroissoit quelqu'un de temps en temps. Il est vray qu'on y met bon ordre; & que dès qu'il s'est fait quelque vol, les paysans de toute la contrée prennent vstement les armes, & font vne telle perquisition, que les voleurs n'en rechappent guere.

A mon retour à Londres ie me remis de nouueau à y considerer toutes choses, & à m'informer curieusement de tout ce que ie ne pouuois pas voir ny connoistre que par le rapport d'autruy. *Retour à Londres.* Ie vis la Cour de plus



prés. J'eus l'honneur de faire la reuerence au Roy, & de l'entretenir près d'une heure dans le cabinet. Je fus plusieurs fois à Westminster, où le Parlement estoit assemblé. Je vis tous les Tribunaux de la Justice. Je frequentay diuerses sortes de personnes. Je fus aux promenades. J'allay à des maisons de campagne; & ie n'oubliai rien de ce que ie peus pratiquer pour m'instruire du Gouvernement, des mœurs, & du genie des peuples. Et c'est là ie m'assure, où vostre curiosité m'attend. Mais ie ne pense pas que ie puisse vous satisfaire. Le peu de sejour que i'ay fait en Angleterre, & l'ignorance de la langue, m'empeschent peut estre d'en bien iuger. Car encore que i'aye conuersé avec quelques vns des plus hon-

EN ANGLETERRE: 109  
nestes gens, & des plus éclairez du Royaume; que i'aye veu Witte hall & Westminster, la Cour & le Parlement, quelques grands Seigneurs, & quelque Bourgeoisie, le serieux & le plaisant, le negoce & les diuertissemens, la Bource, Springarden, Eyparc, S. Iames, & la Comedie, Greshem, le Temple & S. Paul, c'est à dire, les doctes de toutes les facultez; cela ne suffit pas, à mon aduis, pour me faire penser que i'aye penetré dans le fond des affaires, ny connu vne Nation, à le dire entre nous, fort bigearre, & fort irreguliere. Je ne vous raconteray donc, que ce qui m'a paru, & non pas ce qui est peut estre en effect, & dans la verité des choses: Car il y a souuent vne grande difference entre les idées que l'on prend à



la premiere veüë quel'on a d'un pays, & celles que l'on se forme par la suite du temps en corrigéant cette esbauche. Je ne prends point aussi faire seruir ce crayon à vous représenter vne infinité d'excellens hommes que i'ay admirez en Angleterre; & ce que ie me suis figuré des autres ne regarde que ceux qui sont demeurez *in puris naturalibus*, qui n'ont point adouci par estude, ny par raisonnement, ou par d'autres habitudes dans les pays estrangers, ce qu'ils ont naturellement de rude dans le leur.

*La bonté  
du pays  
éuer-  
guellit  
les habi-  
tans.*

L'excuse volontiers cette rudesse, & ie trouue que des gens, qui demeurent dans vn fort beau pays, qui cultiuent vne terre qui leur donne abondamment tout ce qui leur est nécessaire, qui ne

manquent ny de fer ny de pierre, ny de plomb, ny d'estain, ny de charbon, ny de plastre, ny de bois, ny de grains, ny de legumes, ny de pasturages, ny de bœufs, ny de moutons, ny de cheuaux, ny de gibier, ny de prez, ny de fontaines, ny de riuieres, ny de toutes sortes de beautez, ny d'industrie pour se bien seruir de tous ces riches presents de la Nature; qui se voyent d'ailleurs enuironnez de l'Océan, seul capable d'empescher les autres Nations d'aller troubler leur felicité; & qui avec cela ont beaucoup retenu, en se rangeant sous l'estat de l'Empire, de l'humeur qui domine naturellement dans les esprits de tous les hommes en l'estat de liberté. Je trouue, dis-je, qu'il est assez naturel à vn peuple si bien





partagé de se porter au mespris de tout le reste du monde ; & d'estimer des mal-heureux ceux qui abordent chez eux , & qui viennent d'un pays , où les Anglois s'imaginent que l'on n'a pas toutes ces commoditez. C'est ce qui leur fait prendre l'air negligent avec lequel ils ont de la peine à regarder les gens , ou à leur respondre ; & puis cette fierté avec laquelle le petit peuple , & les moindres artisans traitent les estrangers , quelque civilité dont on les previenne , & quelque extérieur amiable & respectueux qu'on leur témoigne. On ne les gagne guere par là , & quelquesfois ces douceurs les offensent , autant que le serieux & le taciturne. Car comme ils sont fort soupçonneux , & remplis de pensées creu-

ses , ils tirent quand il leur plaist des consequences dangereuses du silence , & des complimens ; de sorte qu'il est tres mal-aisé de deviner par quel moyen on gagnera leurs bonnes graces. Ils sont capables d'estre également choquez des deux manieres ; & ce qui nous les acquiert aujour-d'huy , nous les fait perdre le lendemain ; si fort cela dépend de leur caprice , & d'une melancholie qui leur est toute particuliere.

Mon assiduité aux Assemblées du College de Greshem ne me fit point voir M. Boyle , qui se trouva par mal-heur pour moy , absent de Londres tandis que j'y fus. Mais j'y vis plusieurs experiences que l'on y fit avec sa Machine Pneumatique ; de l'invention de laquelle il y a apparen-

K



ce que la posterité luy aura la premiere obligation ; comme à M. Christian Hugens celle de l'auoir perfectionnée. Elle nous decouurira sans doute vne infinité de choses, & dont quelques vnes nous feront connoistre la cause des Rheumatismes, des Rheumes, & des autres maladies que l'air produit. On en fit par son moyen en ma presence plusieurs rarefactions, & condensations ; & l'on tafcha de remarquer ce qui arriuoit aux animaux, qui y estoient exposez. Cela merite bien quelque iour vn plus particulier entretien, & c'est vne matiere propre à nous diuertir, si nous allons passer vne partie du printemps prochain à Philippeuille.

*L'aduen-  
ement  
des fils  
des dieux*

Certainement, Monsieur, ie croy que si le concert de l'Acad.

demie Royale ne se dement point (comme il y a à esperer que cela n'arriuera pas, à cause de la qualité, & du merite de ceux qui la composent, & par les soins que sa Maieité en veut prendre) on viendra du bout du Monde admirer vne si belle & si scauante Societé; & elle respandra d'Angleterre sur les autres peuples vne infinité d'vtils inuétions. Car si le hazard, & l'estude de quelques particuliers a auancé nos arts & nos sciences iusques où nous en sommes ; que ne fera point la bonne conduite, de tant d'habiles gens, la despence de plusieurs grands Seigneurs, l'authorité publique, & la magnificence d'vn puissant Monarque. Sa Maieité fait bien voir en cela, qu'Elle sçait par où il faut aller à la solide gloire, si l'on appelle

*vne sili-  
de gloire  
aux  
Princes.*



solide gloire la renommée qui durera long-temps, & qui s'estendra fort loin. Ceux qui la recherchent dans les inuasions du bien d'autrui, & dans les guerres mal fondées, ou dont on ne void pas dans la suite quel en est le but, s'y prennent, à mon aduis, bien moins judicieusement. En effet, Monsieur, que dit-on aujourd'huy de l'irruption des deux derniers Roys de Suede, qui firent tant de bruit en Pologne, en Danemarck, & en Allemagne? Leur gloire s'est presque toute évanouïe; & les personnes modernes ne liront qu'avec horreur les desolations qu'ils ont causées. Je puis bien vous dire, à vous qui aimez la iustice aussi bien que la guerre, toute ma pensée. L'homme n'est pas né pour tenter la guerre à ses sem-

blables, mais pour iouyr des douceurs de la paix; autrement Dieu luy eust donné des griffes, des cornes, des dents, ou d'autres armes offensives.

*Os homini sublime dedit, cælumque  
tueri;*

*Iussit & erectos ad sidera tollere vul-  
tus.*

Et ce n'est que pour le besoin de la deffence qu'il a esté obligé d'inuenter des machines pour combattre. J'ay leu dans quelques relations de la Chine, que les Roys de ce grand Royaume ne font pas tant consister leur gloire au commandement des armées, en la prise des villes, au saccagement des Prouinces, au gain des batailles, qu'en la tranquillité de leur regne, en la vigueur des loix, aux bons reglemens de la Police, en la richesse



du commerce, en l'abondance de l'agriculture, en la beauté des manufactures, en l'excellence des arts, & au soin qu'ils ont pris de l'utilité publique, ou de l'ornement de leur patrie. De sorte que les plus grands éloges qu'en dressent leurs historiens font; qu'un tel Roy respecta fort son pere & sa mere; qu'il vescu toujours en fort bonne intelligence avec tous ses parents; qu'il aimast fort son peuple; qu'il fut le premier qui introduisit vne telle coutume; qu'il fit bastir vn tel pont, releuer vn tel chemin, planter les arbres qui meinent d'une telle ville à vne telle autre; que de son temps on commença à se servir de tels remedes, ou de tels alimens; & que de cette maniere on se souuient d'eux eternellement pour les be-

nir, & non pas avec indignation contre leur memoire; comme il arriue à ceux qui n'ont produit que des solitudes, & desquels on tasche d'oublier le nom.

Mais peut-estre, Monsieur, que cette reflexion que ie fais sur les histoires de la Chine, à l'occasion des bons Roys que l'on a eu depuis cent ans en Angleterre, & particulièrement au sujet de celuy qui regne presentement, me mene vn peu trop loin. Il aura receu vn grand auantage de sa longue aduersité, s'il en a tiré toutes les conclusions lesquelles il semble qu'il a prises pour establir solidement la paix, la tranquillité, & l'embellissement de son regne. P'estimeray son Academie heureuse, si elle continué de trauailler par ses ordres à la perfection des

*L'Académie  
de la langue  
françoise.*



Arts, & des Sciences vtils, qu'el-  
 le a entrepris de cultiuier; & ce  
 me fera à moy vne gloire inesti-  
 mable d'y auoir esté admis, &  
 que mes foibles productions  
 ayent esté veuës de bon œil par  
 des personnes aussi clairuoyan-  
 tes qu'il y en a. Le Roy mesme  
 eust la bonté de me témoigner,  
 que mes ouurages ne luy auoient  
 pas dépleu. Je vous adouë, que  
 ie fus fort sensible à cette appro-  
 bation; & ie ne sçauois m'em-  
 pescher d'en produire en cét en-  
 droit quel que marque de recon-  
 noissance. Car ie me sens autant  
 obligé à sa Maiesté du bon ac-  
 cœuil dont Elle m'honora, que si  
 Elle m'auoit renuoyé chargé de  
 ses presens; & ie n'oubliera y  
 iamaïs la douceur & l'affabilité  
 avec laquelle Elle me fit la grace  
 de me laisser admirer les choses  
 cu-

curieuses de son cabinet.

Comme la Cour d'Angleter-  
 re n'est pas si grande que la no-  
 stre, il est plus aisé d'aborder le  
 Prince; & cette espece de vie  
 priuée que la fortune l'a obligé  
 de faire en sa ieunesse hors de  
 son Royaume, luy a donné beau-  
 coup de tendresse pour ses su-  
 jets, & beaucoup de familiarité  
 avec les estrangers. Dailleurs les  
 esprits en Angleterre veulent  
 estre gouuernez de cette ma-  
 niere; & quoy que la Couronne  
 y soit hereditaire, la Monarchie  
 ne laisse pas d'y receuoir quel-  
 que meslange des autres sortes  
 de gouuernement. Et de là vient  
 que comme le Roy se doit vn  
 peu communiquer aux Grands,  
 & aux Gentils-hommes, pour se  
 conseruer leur affection & leur  
 estime; ceux cy sont obligez de  
 L

*Ces  
 d'An-  
 glettre  
 & des  
 Grands.*



faire le mesme enuers la bourgeoisie, enuers leurs sujets, & enuers leurs domestiques. Les Officiers de guerre pareillement ont à en vser de mesme enuers leurs soldats, qui le plus souuent parlent à eux le chapeau sur la teste, & sans faire aucune civilité. C'est à cause de cela que les Grands ne scauroient garder en Angleterre aucune mesure en leur recepte ny en leur despence, parce qu'ils faut qu'ils laissent leurs terres à bas prix à leurs fermiers, & à leurs receueurs, s'ils veulent se maintenir le respect & l'obeïssance; Et dans leurs maisons, s'ils ne tenoient grande table, ils y tomberoient dans le mespris. Mais les Anglois se soumettent aisément à tout, pourueu qu'on les remplisse, qu'on les laisse parler,

& qu'on ne presse pas trop leur faineantise. Neantmoins de quelque bonté dont le Roy, vn des meilleurs Princes du Monde, vse en leur endroit, à peine empeschera-t-il que de tēps en temps ils ne cabalent. Tesmoin tout ce qui se passe auourd'huy en l'affaire du Comte de Bristol, dont vous auez entendu parler, & de laquelle vous voulez que ie vous entretienne. Je souhaiterois bien que vous m'en dispensassiez; car ie vous aduouë, que ie n'y vois pas assez clair. Mais puis que vous ne voulez pas recevoir cette excuse, ie vous rapporteray tout ce que i'en ay oüy dire.

Faisant donc reflexion sur l'estat present de l'Angleterre, & sur l'accusation du Chancelier par le Comte de Bristol, il sem-

*Demeuré  
du Comte  
de Bristol  
est avec  
le Chancelier.*



ble que de moindres estincelles ; lors qu'elles ont rencontré des matieres combustibles, ont causé de grands embrasemens ; & qu'il n'y auoit peut estre pas tant de pretexte de remuer du temps du feu Roy, que l'on en auroit à present, si les choses y estoient disposées. Mais la derniere guerre ciuile est de trop fraische date, & elle a esté trop longue, pour estre suiuiue si tost de quelque autre émotion. C'est vne des principales raisons que l'on a de croire, qu'il n'arriuera pas si promptement de nouueau tumulte, & que l'on se contentera de parler du present & du passé avec toute la liberté que les langues prennent en Angleterre : car, n'en déplaise aux Italiens, les Anglois ne sont pas moins qu'eux sur la Politique, & les

Grands y sont bien moins éparnez. Cependant quelque nouvelle circonstance donnera quelque nouueau sujet de parler ; Le Comte de Bristol, & le Chancelier peuuent mourir ; & l'enuie, ou la médifance s'estant lassées de calomnier ce fauory, se ietteront sur quelque autre personne ; ou bien il suruiendra d'autres affaires, qui fourniront de matiere aux entretiens. Ces deux hommes sont en reputation d'estre grands Politiques. Mylord Hidde le Chancelier est homme de Loy, Aduocat de sa premiere profession, entendant les formalitez de Justice ; mais peu les autres choses, & ignorant des belles lettres. On tient qu'il a la conscience Presbyterienne, qu'il a l'esprit populaire ; il est bien fait & agreable de sa per-



bonne, de l'âge d'environ 60. ans; & il a l'honneur d'estre beau-pere du Duc d'Yorck, ce qui fait peut-estre vn de ses crimes dans l'esprit du Comte, & du Peuple. Le Comte de Bristol est plus ieune que le Chancelier, d'ancienne Noblesse, qui a passé par de grands emplois, & de bel esprit, iusques à donner vn peu dans la presumption, & à se remplir de pensées Romanesques. Il a fait profession de la Religion Catholique, joutit de mediocres reuenus. Ils sont tous deux hardis, éloquens, & ont chacun vne forte cabale. Bristol a des Seigneurs de la chambre haute de son costé, tous les mécontents de la Cour, & vne bonne partie de la chambre basse, où l'on fronde volontiers, qui est celle où l'on fait plus de bruit, &

qui est effectiuement la plus puissante, ou pour mieux dire le vray corps du Parlement, de la façon que les choses se trouuent disposées auiourd'huy. Les Presbyteriens, qui sont les reformez à la Geneuoise, ont l'ame vlcérée, & presque tout Londres, qui est de cette Secte, ouure les oreilles à ce qui peut abbatre les Episcopaux, parce qu'ils se sont rendus Maistres des Temples, suiuant l'acte de l'vniformité. Clarendon a toute la famille Royale de son costé, & il luy est arriué depuis trois ou quatre mois vn petit fils, qui appuyera fort ses interests. Il est vray que la Reyne mere tesmoigna au commencement vn grand desplaisir du mariage de son fils avec la fille du Chancelier: Mais comme elle a veu que la chose estoit





irreparable, que le Roy en estoit bien content, & que la bonne intelligence de ses enfans, & l'union de la Maison Royale deuoit faire toute la felicité de sa vieillesse, elle tasche sagement de l'entretenir, & de couler doucement le reste de sa vie dans le Palais de Sommerfet, où elle jouit d'un grand reuenu, & a vne Cour fort bien ordonnée. Dailleurs le Mylord Germain, qu'on nomme aujourd'huy le Comte de S. Albons, & qui eust peu pretendre au Ministère, se trouuant homme de plaisir, ne demande aussi qu'à viure doucement; & portant sans doute l'esprit de la Reyne à la concorde, il efface la haine qu'Elle auoit pour le Chancelier. Le Roy se trouuant bien iusques icy du Ministère de cét homme, qui luy

donne tout loisir de se reposer, ou de se diuertir; & voulant tenir ferme dans cette protection, de peur que lâchant prise cette foiblesse ne donnast plus de hardiesse aux mal-intentionnez pour son seruice, il soustient hautement le Chancelier, vers lequel aussi la Noblesse, les principaux Marchands, & toute la bonne bourgeoisie, qui n'a pas besoin de troubles, incline extrêmement. Les Euesques, & ceux qui iouissent par l'Episcopat de bonnes prebendes, sont pour Clarendon: De sorte qu'il semble que son party est le plus fort, & qu'il preuaut par dessus celuy de Bristol.

Mais l'on ne peut rien dire de l'auenir, si l'on considerel'inc<sup>Disours</sup>onstante des choses humaines, <sup>du Pen-</sup> aussi bien que celle de la Na-<sup>pit.</sup>



tion; la nature du Parlement qui est vn corps bigearre, les discours qui se tiennent communement; & les choses qui se passent depuis trois ans à la Cour, sur lesquelles les Anglois raisonnent incessamment, & à leur mode. Car comme ils sont faineans, & passent la moitié du iour à prendre du tabac ensemble, ils ne cessent dans cette débauche d'exercer leur resuerie sur les affaires publiques, de parler des nouveaux imposts, de la taxe des cheminées, de l'employ des finances, de la diminution du commerce. D'où remontans au souuenir de la puissance de leurs flottes du temps d'Oliuier, de la gloire qu'elles ont remportée sur toutes les Mers, des Alliances que toute la terre recherchoit avec eux, de la pompe de

la Republique, vers laquelle il venoit des Ambassadeurs de tous costez, ils ne peuuent s'empescher de faire des comparaisons odieuses, & de rémoigner quelque disposition à de nouveaux desordres. Ils veulent bien vn Roy pour la gloire de leur pays. Ils aiment ce tiltre, & preferent cette sorte de gouvernement à toutes les autres. Mais ils reconnoissent que leur humeur vn peu trop libre & arrogante a besoin de ce caueçon, ils ne veulent point aussi le souffrir trop rude, & ils pretendent que leur Roy se doit appliquer vniquement à maintenir la tranquillité publique, à faire viure heureusement son peuple, & à porter au dehors le plus auant qu'il peut l'honneur & la reputation de sa patrie. Ils disent, que c'est



pour cela qu'ils l'entretiennent splendidement, & que leurs États, dans lesquels proprement reside la puissance Souueraine, ne luy refuseront iamais rien de ce qu'il leur demandera pour satisfaire à ses intentions. Mais qu'il leur fâche de voir commettre vne chose si importante aux soins d'un Ministre, qui toujours a des interests particuliers contraires à ceux du public; qu'il est sensible au peuple de se saigner inutilement, & de voir employer son argent en choses superflues, ou mesme en despence des-honnestes; Qu'il n'est pas iuste que quelques sang-suës de Cour en soient remplies elles seules, & que l'on ne nauige, ou ne laboure, qu'on ne trauaille sur Mer & sur Terre, que pour mettre bien à leur aise vn petit

nombre de personnes oisives, qui abuseront de la facilité d'un Prince. Ces pensées, & ces discours sont conformes à l'humeur arrogante des Anglois, & à la ialousie avec laquelle ils regardent les prosperitez d'autrui. Mais outre la particuliere inclination que la nature leur donne à former des raisonnemens si peu respectueux, ils se sont nourris de longue main dans cette mauuaise habitude par la liberté de leurs Parlemens, dont il faut que ie vous raconte l'histoire, telle qu'il m'en souuient ou que ie me la suis figurée: car ie n'ay pas icy de quoy la rappeler fort exactement dans ma memoire.

L'Angleterre a esté subiu-  
guée autresfois par les Alle-  
mans, qui y firent descente du

*D'un  
vieux  
manuscrit  
de la  
Chambre  
des Comptes  
rouges.*



temps qu'elle estoit encore à demi sauuage; comme le sont encore auioird'huy les habitans de la haute Escosse. Il arriue de ces irruptions en diuers pays, lors qu'il faut qu'un autre se trouuant remply se décharge en quelque endroit du peuple qui l'incommode. De cette sorte la Grece se déchargea autresfois en Asie, & l'Egypte dans la Palestine; les Ostrogots inonderent les Gaules & l'Italie, & les peuples maritimes septentrionaux passerent en Amerique. Les Saxons ayant ouy parler de la fertilité d'une Isle, qui estoit habitée par des gens moins disciplinez qu'eux, se resolurent d'y passer, & plusieurs cadets de bonne famille, & enfans de petits Princes s'estant joints ensemble firent vne armée, de la-

quelle vn d'entr'eux fust esleu General. L'entreprise leur réussit. Ils subiuguerent les insulaires, s'establirent en Angleterre, & formerent vn peuple meslé des deux Nations, qui se nomma Anglo-saxon. Mais parce qu'il est mal-aisé qu'une armée victorieuse subsiste long-temps sous vn mesme General, sans que ce General, s'ila du courage & de l'ambition, n'vsurpe la puissance souueraine, & ne deuienne le Roy de ceux qu'il ont estably; Il arriua que le General Saxon se fit Roy du pais conquis, donnant à ses Capitaines vne partie des terres, qui releuerét de luy; mais dans lesquelles il leur accorda de fort grands priuileges; iusques là que leurs suiets estoient non seulement tenus à de longues couruées, mais à prendre les ar-



pour leur defence. Cette autorité les soustrayoit souuent à l'obeyssance de l'vsurpateur de la Royauté. Car encore que ces tyranneaux fussent chacun d'eux pris separement dans sa contrée plus foibles que le Roy qui les auroit attaquez ; toutesfois lors qu'ils se ioignoient plusieurs ensemble , leur puissance estoit à redouter. Les affaires demeurerent en cét estat là plusieurs siecles, les Grands & le Roy ayant tousiours quelque chose à démeller entre eux qui caufoit diuers souleuemens ; & ils estoient de plus ou de moins lōgue durée, selon qu'ils étoient plus ou moins d'entr'eux ioints ensemble contre la puissance Royale : Iusques à ce qu'enfin, presque tous les Grands du Royaume s'estant vnis avec les

Eues.

Euesques, firent vn party contre le Roy Iean, qui continua sous Henry III. lequel ils accablèrent. Mais Edouard I. son fils surnommé longues-jambes se releua avec beaucoup de courage ; & afin de venir plus aisément à bout du Clergé & de la Noblesse, qui auoit donné tant de peine à ses predecesseurs, il vfa d'un coup d'adresse. Il est vray que ce fust aussi vn coup de desespoir, dont il se prenalut en son particulier ; mais qui a depuis ce tēps-là grandement affoibli la Monarchie, & qui a causé tous les mal-heurs & toutes les tragedies, qui y sont arriuées. Afin donc d'abatre la Noblesse & les Euesques, il conuoqua vn Parlement d'Communes, avec lequel seul il delibera des necessitez du Royaume, sans prendre conseil



des Grands, ny des Prelats, qui composēt auioird'huy la Chambre haute, & avec lesquels les Roys auoient auparauant accoustumé d'examiner les demandes de la Chambre basse, pour faire ainsi qu'il appartiendroit. La forme ancienne en laquelle on conuoquoit les Communes estoit, le Roy se trouuant à Glocester avec sa femme, & ayant à y sejourner quelque temps, commande aux Baillifs d'auertir les Bourgs, & les Comtez, d'enuoyer deux Bourgeois, & deux Gentils-hommes, *duos ciues*, & *duos milites*, qui porteront leurs demandes. Le Roy les receuoit, & deliberoit là dessus avec les Grands & les Euesques qui se trouuoient aupres de luy, faisoit entendre sa volonté aux Communes, & les renuoyoit. Mais en

ce Parlement d'Edouard I. les Communes se rendirent plus considerables qu'elles n'auoient esté auparauant, & le roy fust bien aise qu'elles s'éleuassent à l'oppression du Clergé & de la Noblesse, aufquels on ne laissa que le tiltre des Comtez & des Diocesés, sans qu'il leur restast aucune puissance sur les personnes, ny sur les biens, & sur les actions de leurs suiets. Ce fut alors que l'on commença de parler des droits du Peuple, & que l'on mit le leuain de toutes les maximes seditieuses, qui depuis ce temps là ont armé les suiets contre leurs Princes legitimes, sous le pretexte du bien public, & de la reformation des abus de l'Estat. Ce qui est arrivé toutes les fois que les ambitieux, ou les mutins, ont trouué le



moyen de rendre la Cour odieuse dans la Chambre des Communes. Edouard ne prit pas garde à cet inconuenient, & la necessité presente de deprimer ses ennemis l'empescha de songer plus loin, & de voir dans l'avenir.

*Reflexions  
sur le  
naturel  
des peuples.*

Il ne considéra pas que les peuples dans les plus iustes & les plus moderez gouuernemens n'aiment iamais avec beaucoup de tendresse ceux qui les gouuernent. L'inegalité qu'il est impossible d'éuiter dans le partage des biens de la fortune, & des honneurs, causera eternellement de la ialousie entre les Grands, & de la haine parmy les moindres. L'amour de la liberté, ou plustost la ferocité naturelle & l'orgueil, dont l'homme a conserué dans le cœur les fune-

stes semences, depuis qu'il oûa des-obeyr à Dieu mesme; & cet égal droit que l'on eust eu effectiuement sur toutes choses en l'estat de Nature, ioint avec le principe de gloire, qui nous empesche de ceder volontiers les vns aux autres, feront vn eternal diuorce entre les hommes, & ne permettront iamais que les meilleurs Princes, & les mieux intentionnez pour le bien de leurs sujets, les gouuernent paisiblement, s'ils ne sont en estat d'vser de force & d'autorité, apres qu'ils ont employé inutilement la iustice & la persuasion. Comme donc les Peuples n'aiment point en Angleterre leurs Souuerains autant qu'il seroit à souhaitter, il est bon qu'il y ait entre les Souuerains & les Peuples vne troisieme espece d'hom-



mes, contre lesquels les Peuples exercent leur enuie, qui seruent de barriere à ces animaux indisciplinables, & qui empeschent le torrent de venir iusques au trosne. Les Souuerains doiuent proteger les Grands à cét vsage; & comme l'on renforce les Dignes du costé de la Mer, n'estant pas besoin de les fortifier du costé de la Terre; la bonne Politique ordonne aux Princes, de prendre autant de soin d'empescher que les suiets ne se rendent Maistres de leurs Seigneurs particuliers; qu'ils doiuent prendre garde à ce que les Grands, estant laissez trop en repos, ne se vueillent rendre trop considerables, & ne prennent de l'auantage sur leurs Souuerains. Ils ont vn interest reciproque à se maintenir les vns les autres

dans vn iuste temperament: car comme les Grands ne subsistent que par l'authorité supreme, qui les preserue de la felonnie de leurs suiets; aussi les Roys ne sont affermis sur leurs throsnes, ny enuironnez de splendeur, que par les Grands de leurs Royaumes. Et c'est surquoy Edouard ne fit peut estre pas assez de reflexion, lors qu'il donna au Parlement des Communes l'authorité dans laquelle cette chambre a tâché depuis ce temps-là de se maintenir; & qui en nos iours a voulu faire de trois royaumes vne republicque.

Mais enfin le bon droit, & la bonne Politique, ont preualu, & i'espere que les testes des rebelles, que l'on voit sur le pont de Londres, & sur les tours de Westminster, ne seruiront pas moins

*Resoluzion  
du Roy  
par  
Maucke.*





d'épouventail aux seditieux ;  
 Que les benedictions, dont on a  
 comblé le General Monke, se-  
 ront de bon exemple à ceux qui  
 aiment le repos, & qui font estat  
 de l'honneur, & des louanges de  
 la fidelité. Car il ne faut pas croi-  
 re que ce qu'il a fait pour le Roy  
 soit arriué par occasion, plustost  
 que par vn dessein premedité. Le  
 Duc d'Alburmale est homme  
 d'esprit, & qui a du cœur, & de  
 la conduite. De sorte que ie ne  
 m'arreste pas à ce que disent les  
 jaloux de sa gloire ; Que la des-  
 vnion des factieux apres la mort  
 de Cromwel, l'embaras du Parle-  
 ment, la ialousie de ses com-  
 pagnons, & ce que le Parlement  
 entreprenoit de le demettre du  
 Generalat de l'Armée, en esta-  
 blissant quatre Commissaires  
 Generaux, fit penser à Monke ;  
 Qu'il

Qu'il valoit mieux s'acquérir la  
 gloire de remettre le Roy sur le  
 trosne, que de descendre luy  
 mesme de là où il estoit ; ou  
 d'entreprendre ce que le Pro-  
 tecteur auoit fait, & qui estoit  
 au dessus de ses forces. Mais  
 tousiours il est certain que ce  
 vaillant homme a fait son de-  
 uoir, & qu'en prenant le bon  
 parti il a *plus dapis, & rixæ multo  
 minus inuidiæque*. Je veux dire,  
 qu'il a mis vn clou à la rouë lors  
 que la Fortune l'a assez élevé, &  
 & il trouue bien mieux son com-  
 pte à estre paisiblement le pre-  
 mier Officier de la Couronne ;  
 Que s'il eust eu à passer le reste  
 de ses iours tyran de sa patrie, &  
 incessamment occupé à destour-  
 ner de sa teste la punition qu'il  
 eust meritée. Car l'exemple de  
 Cromwell, qui est mort dans



son liët, & qui a esté enseuely dās le sepulchre de ses Roys, est fort rare. Le General Monke Duc d'Alburmale loge maintenant dans Witte hall; & s'il n'espere pas de faire mettre son corps dans la Chapelle de Westminster, il ne craint pas qu'un iour il en soit tiré avec ignominie.

*Le Gouvernement de Cromwell ne pouvoit pas durer.*

Quoy qu'il en soit des motifs d'une si belle action, l'on m'a persuadé en Angleterre, que le gouvernement du Protecteur estoit si violent, qu'il ne pouvoit pas durer plus long-temps; & l'on croit que le travail d'esprit dans lequel estoit Cromwell luy abregea la vie. Car comme il estoit obligé de faire des despences prodigieuses sur Mer & sur Terre, & de se tenir toujours sur ses gardes, aussi bien que de prodiguer des sommes immenses

à des espions, afin qu'ils le tinssent aduertey de tout ce qui se pouvoit machiner contre sa personne, il ne pouvoit plus y subuenir; & il auoit des mesures à garder pour les impositions, quelque absoluë que fut sa puissance. En effet, les richesses d'Angleterre sont fort bornées, & le Peuple ne s'y desfaist pas aisement pour le public de ce qu'il tient entre ses mains. Il faut que le Parlement autorise toutes les leuées de deniers, & tousiours le Protecteur a eu à se ménager avec le Peuple, encore qu'il eut le Parlement à sa deuotion. De là vient qu'il est mort oberé, & que le Roy mesme a esté obligé de payer ses debtes, la milice d'Oliuier ne voulant rien perdre de ses arrerages. Tout cela est mal-aisé à comprendre à

ceux qui n'ont pas veu de prés les affaires, ou qui n'ont pas assez estudié le genie de la Nation Angloise, & l'irregularité de sa Politique, dans laquelle il entre de toutes les sortes de gouvernement.

Mais passons de ces matieres vn peu trop serieuses, à quelques autres où il y aura plus à nous égayer. Car vous voulez bien, Monsieur, que ie vous parle de la Comedie, de la promenade, des Maisons de plaisance, & des festins où ie me suis trouué. Les Anglois ne sont pas fort friands, & la table des plus grãds Seigneurs, qui n'ont pas des cuisiniers François, n'est couuerte que de grosses pieces de viande. Les bisques & les potages y sont inconnus; si ce n'est que i'y ay veu quelque brotiet dans vn

grand plat creux; duquel le maistre de la maison distribuoit par grande faueur vne portion dans vne écuelle de porcelaine à quelques-uns de ses conuiués. La patisserie y est grossiere, & mal cuite. Les compotes & les confitures ne se peuuent manger. On n'a presque pas l'usage des fourchettes, ny des aiguières: car on laue les mains en les faussant dans vn bassin plein d'eau, que l'on presente aux assistans. Sur la fin du repas il est assez ordinaire de prendre du tabac en fumée; & dans cét exercice on continuë long-temps les entretiens. Les gens de qualité n'y sont pas si assidus que le peuple, & il ne se passe presque aucun iour, qu'il ne faille qu'un artisan aille au cabaret fumer avec quelqu'un de ses amis: C'est pourquoy tout est



plein de tauernes, & la besongne va lentement dans les boutiques. Car il faut qu'un tailleur, ou qu'un cordonnier, quelque pressé qu'il ait, abandonne son travail pour y faire un tour sur le soir. Et comme il en revient souvent fort tard, ou à demi saoul, il ne se remet guère au travail, & n'ouvre sa boutique, même en Esté, qu'après sept heures du matin. Cela enchérit les manufactures, & cause une jalouſie eſtrange contre les François. Car les artisans de nostre Nation ſont d'ordinaire plus diligens; & comme ils depeſchent plus promptement leur beſongne, on vient auſſi plus volontiers vers eux, & ils la peuuent laiſſer à meilleur marché que les Anglois, qui veulent gagner autant que les autres ſur le peu

qu'ils en font, & ſe recompenter de la perte de leur temps. Cela meſme, joint à leur voracité, & à leur moleſſe, eſt cauſe que les Hollandois peuuent touſiours laiſſer auſſi leurs Marchandiſes à meilleur marché que les Anglois. Car il eſt certain que ceux-cy mettent preſque une autrefois autant de monde ſur un nauire, & qu'ils ne ſe paſſent pas à ſi peu de choſe, ny ne ſe contentent pas de ſi petit gain. Et ainſi il eſt mal aiſé, qu'il ne leur arrive ſouuent des demeslez; & que le pauillon bas, qui ſatiſfait à leur ambition, ne ſatiſſe pas aux intereſts de leur negoce. Il ſ'y paſſe tous les iours de certaines choſes, auſquelles on ne peut point remedier, & qui dōnent du deſſous aux compagnies Angloiſes. Mais la fauorable ſituation

*Cauſe  
de la  
mes-intelligen-  
ce avec  
les Hoſ-  
landois.*



de leur Isle, au deuant de laquelle leurs voisins ont à passer inéuitablement, s'ils ne font le grād tour que prennent les nauires des Indes Orientales, & le grand nombre de leurs vaisseaux de guerre, oblige les Hollandois à faire tout ce qu'ils veulent. Cependant il arriue en la pesche des harangs, qui est la pierre d'achopement entre ces deux peuples, qui disputent de la liberté de la Mer, dont ils ont écrit des liures de part & d'autre; Seldenus ayant fait *Mare clausum*, & Grotius *Mare liberum*, chacun en faueur de son pays. Il arriue, dis-je, que chaque Nation ayant fait vne grande prouision de ce poisson, & avec beaucoup de despence, le debit des Anglois est trauerfé par le bon marché que les Hollandois font de leurs den-

rées : car ils les vendent à perte, & tandis que l'on court à eux les harangs des autres pourrissent dans leurs magasins, & la Compagnie Angloise n'est pas en estat de se remettre à la pesche l'année suiuaute. La Compagnie Hollandoise, qui se trouue plus forte, & qui fait son trafic avec moins de despence, se remet alors en Mer, fait vne grande pesche, & ayant seule des harangs, elle y met le prix, & s'indamnise quelquesfois du premier coup de plusieurs millions de dommage qu'elle s'estoit faite. Et c'est là vne des fineses du negoce des Hollandois, à laquelle les Anglois ne sçauent opposer que les menaces, & les insultes qu'ils leur font de temps en temps.

Je n'entreprends pas de vous Descrip-  
tion d'un  
Méd. décrire les Maisons Royales,



fin de  
Comp.  
201.

Windfor, ny Hamptoncourt; & pour vous dépeindre celles qui ne sont pas de cette qualité, ie ne vous parleray que de celle de Monsieur le Comte de Salisbury, à laquelle Monsieur le Comte de Deuonshire me mena. Elle est à dix huit milles de Londres. Nous y fumes dîner, & reuinmes à la ville le mesme iour; mais ce fut à toute bride que nous allasmes. Achtfields donc est vn tres. beau Chasteau, que le pere de ce Seigneur fit bâtir dans vn grand parc; & qu'il acheua dans moins d'vn an lors de sa sur-intendance. Ce que Monsieur le Comte de Deuonshire son gendre me fit remarquer, pour m'apprendre qu'ailleurs qu'en France les sur-intendants scauoient éleuer bien tost de beaux edifices. Celuy-cy est en

vnne situation fort auantageuse. La veüe ne rencontre que des bois & des prairies, des collines, & des valons, qui fournissent d'agreables obiets à toute sorte de distance. Nos Grands, & mesme nos Partisans eussent fait de belles choses des eaux qu'il y a; & sur tout d'vne petite riuere, qui fait les compartimens d'vn grand parterre, & que l'on void sortir, & se perdre agreablement en cent endroits du gazon, dont les canaux sont tous bordez. Je n'ay guerre veu de plus aimable solitude. Le Chasteau est de brique, à plusieurs petites tours couuertes de plomb & d'ardoise. Il a trois basse-cours; En la premiere desquelles sont les Escuyeries, & la mesnagerie. Quand on y arrive par la principale auenüe du costé du parc, & lors que les por-



tes des basse cours sont ouuertes, on descouure à trauers cette architecture des allées à perte de veuë, qui percent iusques à l'autre bout du parc. Le Chasteau est merueilleusement gay, & le dedans est tres-magnifique. I'y contay quinze pieces de plein pied fort bien parées, vne assez grande Galerie, & vne Chapelle. Nous disnasmes dans vne sale qui regarde vn parterre de gazon accompagné de deux fontaines, auëc des espalliers à costé, & vne balustrade au deuant, sur laquelle il y a des pots de fleurs & des statuës. De ce parterre on descend par deux degrez de douze ou quinze marches à vn autre au dessous; & du second à vn troisieme; De cette terrasse la veuë descouure le grand parterre d'eau, que ie vous

ay dit, & qui en fait vn quatriesme. Au de là de ce parterre il y a vne prairie, ou des troupes de dains se promenant; iusques à ce que le sommet de la Colline se herisse en vn bois qui forme l'horison. Ie ne dois pas oublier vne vigne que ie vis à la descente de la terrasse; ny diuers petits bastimens qu'il y a à costé; & dont les vns sont pratiquez pour la retraite de plusieurs sortes d'oyseaux, qui demeurent familièrement aupres du monde sans s'effaroucher. Sur quelques eminences il y a aussi des cabinets en forme de Chiosques à la Turque avec vne galerie tout à l'entour, & esleuez aux plus beaux endroits, pour y aller jottir des differentes veuës de ce charmant paysage. Il y a mesme aux lieux, où la riuierie entre &



fort du parterre, des pavillons de bois to ut ouverts, avec des sieges à l'entour, d'où l'on voit entrer & sortir avec vne eau fort claire vne infinité de poissons, qui semblent venir en foule pour iouir de toutes ces delices; & qui s'efforcent de quitter leur élément, lors qu'ils s'efflancent quelquesfois hors de l'eau, comme pour considerer tout ce que ie viens de vous décrire.

*M. le  
Général  
de Des-  
mouli-  
ni.*

Permettez-moy, Monsieur, auant que ie me retire de ce chasteau enchanté, que ie remercie celuy qui me le fit voir, en vous le faisant connoistre. C'est vn Seigneur de la plus haute qualité, & des plus riches d'Angleterre; mais que ie vous veux faire considerer principalement par sa vertu, & par celle de toute sa famille. Il a encore Madame sa

mere, qui vit splendidement à Rohampton, dans vne de ses maisons proche Londres. Son pere fut le premier patron de M. Hobbes, & mourut à l'aage de quarante deux ans. Il estoit homme d'esprit, curieux, plein de cœur, & de bonté. Il aimoit les honnestes plaisirs, & les honnestes gens, & vouloit que tout le monde se resioiut chez luy, d'où il auoit chassé la melancholie. Feu M. du Bose m'en a raconté, aussi bien que M. Hobbes, cent choses qui meriteroient de vous estre dites. Mais ie me veux arrester à Monsieur son fils, qui me parut vn des plus honnestes hommes du monde. Il est comme son pere liberal, genereux, & amy des gens de lettres, ayant luy-mesme vne grande connoissance des sciences. Aussi



a-t-il esté esleué par M. Hobbes, lequel il aime & reuere au delà de ce que ceux de son rang ont accoustumé de reuerer leurs Gouverneurs lors qu'ils ne sont plus aupres d'eux en cette qualité. Et veritablement ie croy, que ce qu'il a beaucoup profité de son institution luy cause certe reconnoissance. Car la pente d'un bon naturel ne donne guerres toute seule vne si longue & si constante amitié pour les vieux domestiques. Il n'y a rien de plus doux, de plus humain, ny de meilleur dans toute la haute Noblesse que i'ay veüe, & qui d'ordinaire est insupportablement fiere & orgueilleuse en Angleterre. Il semble qu'un Mylord s'estime d'une autre espeece qu'un autre Gentilhomme, si imperieusement il traite  
avec

avec luy. A quoy peut-estre il s'accoustume à la campagne, où il est esleué parmy des valets, qu'il mal traite impunement. Et il ne corrige pas son procedé par des voyages, qui le plus souuent se font avec vn gouverneur qui ne songe qu'à luy applaudir. La Noblesse a le priuilege en Angleterre de ne pouuoir pas estre contrainte par corps au payement de ses debtes, non plus que les Prestres ailleurs. La saisie mesme de leur reuenu est mal-aisée à faire, & encore plus à executer. I'e pourrois dire quelques nouuelles, au subiet d'un grand Seigneur, *Quem versus dicere non est, Signis perfacile est*, & auquel i'auois charge de demander vne certaine somme qui ne le pouuoit pas incommoder, & laquel-



ie vne personne de qualité, qui est de mes amis, luy auoit prestée en France dans son extreme necessité. Ce bon Seigneur a neantmoins deux cent mille liures de rente, de l'esprit, & de la vertu sa bonne prouision; mais il a la memoire vn peu courte pour ses debtes, & il est malaisé de la reueiller; parce qu'il a quatre maisons dans lesquelles il couche, là où la nuit le prend, & selon que ses affaires pour le lendemain le requierent. Je l'attrappay neantmoins vne fois, & il me donna de fort belles paroles: car il est courtois, ciuil, & au reste respendant ses aumones & ses liberalitez, obligeant, deuot, literateur, Philolophe, & faisant des despenses curieuses, auxquelles il s'espuise, tandis qu'il oublie ses debtes, & ses

creanciers. Je perdis quelque temps apres luy, & reuins sans auoir auancé les affaires. Ce qui soit dit chemin faisant, & sans nommer personne. Le Comte de Deuons hiré n'a que faire, de l'humeur qu'il est, & dans son opulence, de ce priuilege des Nobles; comme aussi il n'a rien de ces defauts des Grands, ny de ceux de la Nation, dont a aussi il remercie tous les iours l'excellent homme qui a cultiué sa ieu nesse, & qui inspirera, comme ie l'espere, les mesmes manieres douces, obligeantes, & pleines d'esprit à Monsieur le Comte de Candisck fils aîné de ce Seigneur, & gendre du Duc d'Ormond.

A mon retour d'Achtfields, ie m'arrestay encore quelques iours à Londres, où ie fus cu-



rieux de reuoir deux ou trois choses, qu'il me sembloit que ie n'auois pas assés considerées, le Cours, la Comedie, & la Chapelle de Westminster, où les Rois sont enterrez. I'eus bien de la ioye de voir dans la mesme Eglise les sepulchres dont Casaubon & Cambdenus ont esté honorez. La voute de cette chappelle est d'vn ouurage à roses fort curieusement trauaillées, & elle est, tant pour le dehors que le dedans, en son genre vn des plus beaux bastimens de l'Europe. On me monstra sous la chaise où le Roy est couronné, vne grosse pierre, que le vulgaire dit estre la pierre de Iacob. Mais ce que ie vis de plus remarquable, furent les superbes tombeaux de Richemont, de Bukingham, & de Henri VII.

qui vont du pair avec les nostres de S. Denis, si mesme ils ne les surpassent. Je ne dis rien d'vn bruit ridicule qui courut à Londres, comme si Cromwel auoit donné ordre qu'on le mit secrettement dans quelqu'vn de ces tombeaux. Ce que l'on s'est imaginé sur la precaution qu'il apportoit de son viuant, lors qu'il auoit vne vingtaine de lits en autant de chambres, afin qu'on ne sceut iamais où il deuoit coucher. mais ce que ie touche icy du corps du Protecteur, qui a esté mis au gibet, & sa teste plantée à vn poteau sur vne tour à costé de la salle du Parlement, me fait souuenir d'vne opiniõ qui court parmy le Peuple. Il y en a plusieurs qui croyent que la finesse de Cromwel est allée iusques à faire ouuir quelques tombes



des Rois qui sont dans la chapelle de Westminster, & à prendre soin qu'on fist vne transposition. La promenade du Cours se fait dans vn grand parc qui n'est pas desagreable, mais la quantité de fiacres qui s'y trouuent deshonore l'Assemblée: car ils ressemblent mieux à des charrettes mal attelées, qu'à des carrosses faits pour la pompe, ou pour le plaisir de la promenade. Quand on est arriué à Eyparc, on ne fait que tourner dans vn grand cercle, au trauers duquel il n'y a pas moyen de se voir, de sorte que cela se passe avec peu de galanterie. On descend quelquefois au retour à S. Iames, qui tient lieu de Tuyleries; & quand on se promene, on y marche fort viste. La Comedie est bien plus diuertissante, & plus commode

Le  
Cours.

La Co  
medie.

aux entretiens. Les meilleures places sont celles du parterre, où les hommes & les femmes sont assis pêle-mêle, chacun avec ceux de sa bande. Le theatre est fort beau, couuert d'un tapis verd, & la scene y est toute libre, avec beaucoup de changements, & des perspectiues. La symphonie y fait attendre agreablement l'ouuerture du theatre, & on y va volontiers de bonne heure pour l'escouter. Les acteurs & les actrices y sont admirables, à ce que l'on m'a dit, & mesme à ce que i'en peus comprendre au geste & à la prononciation. Mais les Comedies n'auroient pas en France toute l'approbation qu'elles ont en Angleterre. Les Poëtes se moquent de l'vniformité du lieu, & de la regle des vingt-quatre



heures. Ils font des comedies de cingt-cinq ans, & apres auoir representé au premier acte le mariage d'un Prince, ils representent tout d'une suite les belles actions de son fils, & luy font voir bien du pays. Ils se picquent sur tout de faire d'excellens caracteres des passions, des vices, & des vertus; Et en cela ils réussissent assez bien. Pour depeindre un auare, ils en font faire à un homme toutes les plus basses actions qui se pratiquent en diuers âges, en diuerses rencontres, & en diuerses professions; Et il ne leur importe que ce soit un pot pourry; parce qu'ils n'en regardent disent-ils, qu'une partie apres l'autre, sans se soucier du total. P'entends que toute l'Eloquence Angloise est conduite de cette maniere; & que dans

*Elegance de la langue Angloise.*

la

la Chaire, & au Barreau, on ne parle pas d'autre façon. Je ne vous en puis rien dire de moy-mesme, & ie m'en rapporte à ceux qui me l'ont asseuré. Les liures Anglois sont bastis la pluspart de cette sorte, & ne contiennent que des rapsodies assez mal coustées: mais qui ne laissent pas d'estre estimées, & d'acquérir de la reputation aux Auteurs. Car ils ne citent souuent pas ceux dont ils empruntent, & on prend leurs copies pour des originaux. Ils sont fort amoureux de leur langue; & elle est fort accommodée à leur moleste; car elle leur espargne la peine de remuer les levres. Elle doit estre effectivement fort abondante, & fort commode; parce qu'elle est vne corruption de la Theutonique, qui est fort courte, qu'on

P.



a fait profession de l'enrichir des depouilles de toutes les langues mortes; & que l'on prend tous les iours impunement des viuantes ce qu'on y trouue de bonnes expressions. Les Comedies sont en prose mesurée, qui a plus de rapport au langage ordinaire que nos vers, & qui rend quelque melodie. Ils ne peuvent s'imaginer que ce ne soit vne chose importune, d'auoir continuellement l'oreille frappée de la mesme cadence; & ils disent, que d'entendre parler deux ou trois heures en vers Alexandrins, & voir sauter de cesure en cesure, est vne maniere de s'exprimer moins naturelle, & moins diuertissante. En effect il semble qu'elle s'esloigne aiant de ce qui se pratique dans le monde, & par consequent de

*Comedie  
en prose.*

ce que l'on veut représenter; que la maniere Italienne de reciter les Comedies en musique, s'esgare & extrague au delà de la nostre. Mais il ne faut pas disputer des gousts, & il vaut mieux laisser chacun abonder en son sens. Ce n'est pas en cette rencontre seulement que l'on peut remarquer que l'homme se plaist fort à la bagatelle; & qu'un de ses plus grands plaisirs est celuy de s'imposer à soy-mesme, ou de se remplir la teste de quelque illusion, dont il se diuertisse, iusques à ce qu'une autre luy succede. Et de cette façon les chançons & les modes nouvelles nous semblent tousiours les plus galantes & les mieux imaginées. Il en est de mesme en bien d'autres choses; surquoy il y aura à raisonner,



quand nous en aurons le loisir. Tant y a que les Comedies Angloises sont presque toutes en prose, & i'en ay apporté vn volume que la *Marquise de Newcastle* a composées; & par lesquelles i'ay esté bien aise de faire voir en France, comme aussi par trois autres volumes des ceuures poëtiques, politiques, & philosophiques de cette Dame, que le bel esprit, le bon sens, & l'éloquence se trouuent par tout.

Je ne dois pas oublier parmi les diuertissemens de la bonne Ville de Londres, ceux que l'on va prendre de temps en temps à voir les Gladiateurs. Ce sont d'ordinaire des Maistres d'escrime, ou des Preuoists de sale, qui pour se mettre en reputation, & gagner autre chose que des coups, font vn défi, & pro-

posent vingt ou trente Iacobus à qui voudra se battre contre eux. L'argent est mis en depost, & est deliuré à celuy qui accepte le combat. L'appellant tire ce qui est receu à la porte du Cirque, & quelquesfois il monte à deux ou trois fois plus qu'il n'a donné à son antagoniste, selon qu'il y a plus ou moins de peuple qui accourt à ce spectacle. Ils combattent avec la rondache, & l'espée, à grands coups d'estramacon: mais ie croy qu'il y a de la collusion entre eux, pour faire durer le ieu, que l'on quitte volontiers au premier sang répandu. D'ailleurs le fer n'est pas émoulu, & neantmoins ils ne laissent pas de se donner quelquefois de terribles horions, & de s'aualer la moitié d'une iouë.

Mais cela va au hazard, & n'ar-



riue pas souuent; quoy que tous-  
jours en ce triste diuertissement  
il y ait quelque chose de bien fa-  
rouche.

Rebrou-  
ste d'un  
ami avec  
qui se  
renuist.

Auant que ie repasse la Mer  
i'ay à vous dire, que mon bon  
Ange fit venir de Tanger à point  
nommé vn Gentil-homme à de-  
mi Anglois, avec lequel ie m'en  
retournay agreablement de Lō-  
dres à Paris. Ie ne ressentis aucu-  
ne des incommoditez que r'a-  
uois éprouuées en allant; le  
Peuple me parut moins rude, &  
la campagne me parut plus bel-  
le. Ce Gentil-homme estoit vn  
neveu de feu M. du Prat mon  
cher amy, ieune, mais sage, dis-  
cret, & plein de merite. Il auoit  
desia veu presque toute l'Europ-  
pe avec Mylord Candisch, & de-  
siring connoistre le plus qu'il  
pourroit du Monde, il auoit ac-

compagné Mylord Piter Bor-  
rough en Afrique, tandis qu'il  
auoit eu le gouuernement de la  
petite place que le Portugal a  
donnée à l'Angleterre. Il est cer-  
tainement digne du nom qu'il  
porte, & ie vois avec ioye reui-  
re en luy les vertus de son On-  
cle, avec celles de M. Hobbes,  
& des autres excellens hommes,  
qu'il a veus en ses voyages. Car  
il n'a pas voyagé stupidement, &  
sans remarquer autre chose que  
les bonnes hostelleries: Mais  
avec vn ferme dessein d'appren-  
dre tout ce qui seroit digne de sa  
connoissance, & avec vn parfait  
discernement des bonnes cho-  
ses; comme aussi avec intention  
de polir son esprit, de former son  
iugement, & d'acquérir le plu-  
stost qu'il pourra vne prudence  
consommée. En toutes lesquelles





les choses ie me réjouis de trouver qu'il a bien réüssi. Car ie ne le considere pas autrement que s'il estoit mon fils; à cause de l'amitié qu'il m'a toujourns témoignée, & de celle qui dure encore dans ma memoire avec feu son Oncle.

*Et de  
Madame  
de Vol.  
lesfeldt.*

Ce mesme bon heur fit que Douure ne le voulut point ceder à Calais, & qu'il se picqua de me faire rencontrer chez luy vne heroïne, que ie peusse mettre en parallele avec celle que j'auois trouuée de l'autre costé du destroit. Mais ie la vis dans vn lieu où j'eus bien du desplaisir d'apprendre qu'elle estoit. Car ce fut dans le chasteau que ie visitay Madame Wllesfeldt, qui y estoit arrestée; & d'où elle a esté depuis ce temps. là transférée en Danemarc, où elle a

souffert avec vn courage heroïque des choses indignes de son sexe & de sa naissance. Ie ne veux pas croire ce que l'on me dit de la cause pourquoy le Roy d'Angleterre l'auoit fait arrester: mais ie suis bien-aise d'auoir occasion de vous en raconter le pretexte, & de vous informer de toute son histoire, qui tient beaucoup du Roman; comme elle me le dit elle-mesme, lors que j'eus l'honneur de l'entretenir.

Madame la Comtesse Eleonor est sœur du Roy de Danemarc qui regne aujourd'huy, & fille de Christian IV. qui auoit espousé vne Damoiselle; à laquelle il auoit donné la main gauche en cette ceremonie, pour la distinguer des Princesses, & affoiblir la qualité des en-

*Histoire  
de la Cza  
rissa Eliza  
&c.*



fans qui prouiendoient de son mariage. Il en eust entre autres enfans cette fille, à laquelle il donna tout son cœur; & de laquelle il fit present, lors qu'elle fut en aage, à vn Seigneur Danois qu'il aimoit passionnement. Ce fut à Cornifids Wliefeldt, l'Oxenstern de Danemarc, le plus grand homme de son Royaume, & lequel aussi il prit plaisir d'esleuer à la plus haute dignité. Il le fit Viceroy de Norwegue, Grand-Maistre de ses Royaumes, & le combla de toutes les graces qu'un Fauory peut esperer. Il ne luy en reste maintenant que la plus considerable de routes en son illustre espouse, laquelle il a la douleur de voir dans les fers, pendant qu'il roule hors de son pays persecuté par sa mauuaise fortune. Que

Et de  
M. Vol.  
l'efieldt.

direz-vous, Monsieur, si ie vous fais voir manifestement, que l'estime que son Maistre faisoit de luy; que l'amitié qu'il luy auoit témoignée; que la rendre passion qu'il auoit pour la Comtesse sa fille; & que le beau concert des vertus qu'il y auoit en deux personnes si bien assorties, a esté l'vnique cause de leur malheur? L'enuie a regardé de trauers leur felicité; les ialousies domestiques sont interuenues; elles ont éclatté apres la mort du feu Roy; leur grand esprit est deuenu suspect à la Cour; & leur éloignement, fuiuy de toutes les autres disgraces, est arriué de cette maniere.

Le regne de Christian IV. Prinse  
du Suede  
sous les  
Hollans  
1610.  
ayant esté fort doux, & fort long; car ie pense qu'il a esté de cinquante deux ans, ce Prince,



qui auoit gagné le cœur de ses peuples, leur manqua au sortir de l'inuasion que les Suedois auoient faite dans le Schoonelandt. Cette guerre auoit épuisé leurs finances, & si fort affoibli ou intimidé le Danemarc, qu'il auoit besoin pour sortir de ses debtes, ou pour subsister & reprendre courage, de se nantir du secours des Hollandois. Ce fut dans cette veuë que Monsieur Willefeldt vint à la Haye en l'an quarante neuf, pour y traiter du passage du Sundt avec les Estats Generaux, auxquels il le vouloit affermer. La bonté du feu Roy, & les douceurs de la paix, auoient fait negliger à la Noblesse, & au Peuple quantité de priuileges, que l'on proposa de remettre en vigueur lors que l'on proceda à

vne nouvelle élection. Le Grand Maistre fut obligé par sa charge, qui estoit de représenter toute la Noblesse du Royaume, & d'auoir la voix negatiue dans le Conseil, en sorte que comme rien ne pouuoit passer sans son consentement, on auoit accoustumé d'exprimer les placards, & de signifier les Ordonnances en ces termes, de par le Roy, & le Grand Maistre. Ce Ministre, dis-ie, fut obligé de tenir ferme lors de l'auenement de son beaufrere à la Couronne; Et peutestre mesme, qu'outre l'intereft qu'il auoit de releuer les priuileges de son corps, il consideroit aussi ceux de sa famille, & l'inimitié qu'il y auoit entre les enfans de la Maison Royale, à cause de l'inegalité du rang, & de la ialousie que l'amour du feu Roy



pour la Comtesse Eleonor y auoit seméc.

*Le Grâd  
Maistr  
Vesl.  
Gue des  
affaires.*

Les choses estant ainsi disposées en Danemarck Monsieur Wllefeldt vint à la Haye. Le Traitté du Sundt avec les Hollandois traifna long-temps auant que de se conclurre, & ie croy même qu'il ne s'executa point, parce qu'il ne fut point ratifié. On fut bien aise de tout cela à la Cour, & l'on y tâcha de rendre odieuse cette negociation. Dailleurs ceux qui exerçoient par commission les charges du Grand Maistr y prirent goust, & ne furent pas marris qu'il n'y rentrast pas si-tost. On cabala donc contre luy, & l'on fronda puiffamment sa negociation. A son retour à Coppen-haghen il se picqua d'honneur, & se depita mal à propos, ne voulant point se re-

mettre dans le Ministère, que la ratification ne fut arriüee de Hollande. Il demeura plus de six mois renfermé dans sa chambre à faire le malade. Et ce fut là la seconde besuenë de ce grand hōme, qui ne se souuint pas, qu'il ne faut iamais à la Cour quitter vn poste aduantageux, ny reculer pour aucun pretexte, ny perdre la piste des affaires, ny accoustumer les gens à se passer de nous, & moins encore à se preualoir de nostre absence.

Tandis que M. Wllefeldt se tint chez luy dans ce volontaire ostracisme, les esprits s'aigrissent, les amis se relâcherent, les enuieux prirent courage, & enfin on l'accusa d'vne conspiration, pour laquelle calomnie il fit trancher la teste aux faux témoins. Mais il demeura dans vne

*Page en  
Suede  
en Pris-  
one & re-  
vient en  
Dane-  
marc.*



iuste defiance de la mauuaise intention de ses ennemis, & craignant qu'on ne luy suscitast de nouvelles accusations, il passa en Suede, ce qui le rendit effectiuement criminel. Apres vn assez long seiour hors du Royaume, & lors que l'inondation des Suedois n'eust fait autre chose que trauffer la Pologne, il fit tourner le torrent en Danemarck, & se mesla bien auant dans routes ces guerres. La mort du Roy de Suede ramenant la paix, il fut compris dans l'amnistie, & restabli dans ses biens, mais non pas dans ses charges. Comme il faisoit alors vne mauuaise figure dans son pays, il s'y dépleüt, & ne creut pas mesme qu'il y fust en seureté: parce que le Roy auoit fait declarer le Royaume hereditaire, & qu'il y auoit vne

infi.

EN ANGLETERRE. 185  
 infinité de mécontents, à la teste desquels on le pourroit touiours accuser d'auoir intention de se mettre, quand on luy voudroit oster sa liberté. Il y a deux ans qu'il prit pretexte d'aller aux eaux de Spa, afin de s'éloigner de la Cour, & il passa en France, fut *incognito* à Paris, & se retira à <sup>S'arrêta</sup> Brugges pour y passer l'hyuer. <sup>fit à</sup> Et c'est de là que Madame sa femme, qui l'a suiui en tous ses voyages, estoit passée en Angleterre, pour retirer quelque argent qui luy est deu, cōme c'est de Brugges que l'on a supposé que son mary faisoit des conspirations en Danemarck.

Ce que ie viens de vous raconter, Monsieur, ne pourroit-il pas seruir, avec quelques episodes, de iuste subiect à vn Roman, & ne respond-il pas exa-

2

*S'arrêta  
fit à  
Brugges.*

*Subjet de  
Roman.*

êtement à la mine haute de ces deux personnes heroïques? Car la Nature fait volontiers lire sur le front des Heros leurs grandes auantures. Et tout cela ne demande-t-il pas l'admirable force d'esprit, que ces deux ames intrepides ne conseruent pas moins dans l'une que dans l'autre fortune. En verité, Monsieur, ie ne sçay si ie changerois leur agitation pour la tranquillité de ceux qui de Flandres, où estoient ces illustres malheureux, les craignent en Danemarck; & ie ne fais point de doute qu'un iour l'on n'y reconnoisse leur grand merite, & qu'on ne rende à leur memoire tout l'honneur qui est deu à la fidelité qu'ils ont eue pour leur Roy, aussi bien qu'au zele qu'ils ont conserué pour les loix fonda-

EN ANGLETERRE. 187  
mentales de leur patrie. I'ay deu cette petite digression à vostre curiosité, & à l'estime que ie fais de Monsieur Willefeldt, & de Madame la Comtesse Eleonor sa femme, que i'auois eu l'honneur de voir autrefois à la Haye, où ils estoient en Ambassade.

Mais puisque me voila en France, ie ne pense pas que i'aye à vous parler d'autre chose; & apres ce que ie vous ay raconté ailleurs de la Hollande, il me reste seulement à vous dire deux ou trois mots de ce fameux Cheualier Borri, que i'ay veu à Amsterdam, en cette derniere course que i'y ay faite. Vous voulez sçauoir comment il est arriué qu'il a fait de si loin tant de bruit à Paris, que des gens de qualité se sont fait porter en brancard en Hollande, pour estre gueris

Q ij

*Du Che-  
ualier  
Borri,*



Credulité des hommes.

par ce charlatan; & que d'autres gens d'esprit y sont allés tout exprés pour visiter vn si grand homme. Que diray-je à cela, Monsieur, si ce n'est qu'il est vray aujourd'huy, de mesme qu'il a esté vray autres fois, que nostre pauure humanité pourroit estre desinie par l'inclination au mensonge, & par la credulité, *Homo est animal credulum & mendax*, l'homme est vn animal credule & menteur, *ἐπιδραστη ζῷον*. Ceux qui adioustent foy si aisement aux histoires que l'on raconte de ces faiseurs de miracles, tel que Borri a esté tenu auant que le monde en fut detrompé, n'ont pas manqué sans doute d'escouter attentiuement en leur enfance les contes de peau d'asne; & cela marque vn bon naturel, avec vn esprit fort

EN ANGLETERRE. 189  
disciplinable. J'aurois bien à philosopher là dessus, & j'ay déjà veu arriuer sur ce chapitre tât de choses, que peut-estre cette digression ne seroit pas le plus desagreable endroit de mon discours. Il me souuient d'vne terreur panique qui saisit les femmes en Hollande il y a quinze ou seize ans, & qui leur persuada qu'il y auoit des enragez qui couroient les ruës sur le soir, & qui coupoient le nez à toutes celles qu'ils rencontroient. Il ne se passoit aucun iour qu'on ne fit cent contes de ce qui estoit arriué la nuit precedente; on nommoit les personnes; & on marquoit toutes les circonstances des pretendus assassins. Le Magistrat en faisoit vne exacte recherche; & quoy qu'il ne trouuaist iamais aucune personne blessée, & qu'il



n'y eust que l'imagination du menu peuple qui le fut, il fallut mettre des gardes au coin des ruës pour la guerir; & l'on établit vne patrouille, qui marcha plus de six semaines sans rien rencontrer. Le Moine bourru fit autresfois peur de cette maniere à tout Paris; & il y a dix ans qu'une eclipse y étonna terriblement le monde; quoy que ce soit vne chose qui arriue fort souuent. J'ay veu deux ou trois fois, que l'onauoit designé le iour d'une extraordinaire inondation de la Seine, & si impudemment, qu'il y eut des gens proche de la riuiere qui demesnagerent. Mais la credulité prend plaisir de temps en temps à faire voir son empire sur les meilleurs esprits au fait de la Medecine, & de la pierre philosophale; comme en effet la

Sur tout  
au fait  
de la  
Medeci-  
ne & de  
la pierre  
philos.  
phale.

fanté & les richesses sont des biens fort desirables, & que les honnestes gens ne doiuent pas negliger. Il arriue apres que l'on a longtemps resisté aux faulces persuasions sur cette matiere, & que l'on s'est mocqué des Medecins ordinaires, que l'on donne tout à coup vne entiere croyance aux promesses d'un Charlatan; & qu'on se laisse piper à sa nouvelle methode, quoy qu'il ne debite que les mesmes denrées. Celuy dont ie vous veux faire la peinture est vn grand garçon noireau, d'assez bonne façon, qui va bien vestu, & qui fait quelque despence. Elle n'est pourtant pas telle qu'on se l'imagine, & qu'on l'exaggere; car huit ou dix mille liures peuuent aller bien loin à Amsterdam. Mais vne maison

Carrosse;  
re de  
Berric



de quinze mille escus acheptée en vn bel endroit, cinq ou six estaffiers, vn habit à la Françoisse, quelque collation aux Dames, le refus de quelque argent, cinq ou six richedales distribuées en temps & lieu à des pauvres gens, quelque insolence de discours, & tels autres artifices, ont fait dire à des personnes credules, ou qui eussent bien voulu que cela fust, qu'il donnoit des poignées de diamants, qu'il faisoit le grand ceuure, & qu'il auoit la Medecine Vniuerselle. Le fin de tout cela est, que le fleur Borri est vn fin mattois, fils d'vn habile Medecin de Milan, qui luy a laissé quelque bien; mais auquel il a adiousté celuy qui luy vient par l'industrie que ie vay vous representeur.

Comme il ne manque pas d'esperit,

prit, avec vn peu d'estude il a sceu gagner celuy de quelques Princes, qui ont fourni à l'appointement, sur l'esperance qu'il leur a donnée de leur communiquer la pierre philosophale, qu'il estoit sur le point de trouuer. Il a sans doute quelque habilité, ou quelque routine aux preparations chymiques, quelque adresse pour la metallique, quelque imitation des perles & des pierrieres, & peut estre quelques remedes purgatifs ou stomachiques, qui d'ordinaire sont fort generaux; comme c'est de cette region que viennent la pluspart des maladies. Par ce leurre il s'est insinué aupres de ceux dont il a eu besoin; & il y a eu des Marchands, aussi bien que des Princes, qui ont donné dans le panneau. Tefimoin vne promesse de

R



deux cent mille liures qu'il auoit faite à vn certain Demers, qui auoit fourni à ses despenses, & pour laquelle les heritiers de ce Marchand font en procès avec le Spagirique: Car le galat homme la conceü d'vne maniere si bigearre qu'on n'y comprend rien. Ce fourbe pour se mettre en credit, & faire parler de soy, pretendit d'abord à se rendre Heresiarque. Il auoit ouy dire que les Medecins estoient soupçonnez de ne pas croire assez, c'est pourquoy il fit semblant de croire plus qu'il ne faut, & comme si sa deuotion se fut picquée d'honorer la sainte Vierge au de-là de ce que l'Eglise l'ordonne, il s'aduança de dire, qu'elle estoit vne quatriesme personne de la diuinité. Il en fut recherché par l'inquisition, & condam-

*Il est  
d'auant à  
7. me.*

né au feu par contumace. Il passa à Inspruck, où le feu Archiduc deuint la premiere de ses dusses. Et par son moyen continuant sa route en Hollande, il se fixa à Amsterdam, comme en vn pays propre à faire sonner haut la persecution qu'on luy faisoit à Rome, & où il trouueroit des bources ouuertes pour de grandes auances à recouurer sur le lucre qu'il feroit esperer. Il s'est mis là à faire l'homme d'importance. Il a acquis du credit au commencement parmi cette bourgeoisie; & il s'y est maintenu quelque temps par l'appuy d'un vieux Bourgeois-Maistre, qu'il a refocillé avec ses eaux cordiales, iusques à ce que chacun a reconnu sa fripponnerie, & s'est moqué de ses artifices. Ils ne vont tout au plus



qu'à trouver le moyen de mettre en pratique impunement quelque billonnage, ou à quelque alteration de metaux, qui n'est pas encore bien découverte: Car pour ses cures des maladies, on ne s'en preuaut non plus là où il est, qu'en cette Ville on se preuaut des remedes d'un celebre faiseurs d'affiches, qui a presque autant de reputation au pays de Liege & en Hollāde, que Borri en a eu à Paris. Le nostre pourtant s'est establi à durer dauantage que le Milanois. Il ne l'a pas pris sur vn si haut ton, & ne se lassant point de prescher sa quinte-essence de Raymond Lulle, il luy trouue enfin des Marchands, & en fait ses affaires; & peut-estre mesme au grand soulagement des malades qui adioullent foy à ses remedes, de-

*Quelles  
sont ses  
cures, &  
de ses  
sembla-  
bles.*

quoy ie ne suis pas marris: car enfin il faut que chacun viue de sa petite industrie; & il y a apparence que le Charlatan qui a vn grand & long debit, s'il ne guerit pas dauantage de malades, au moins il n'en tué pas d'auantage que les Medecins. La terre couure les fautes des vns & des autres; & c'est tousiours beaucoup à ceux qui n'ont pas des remedes infaillibles d'en scauoir donner d'innocens, aufquels on ait confiance; car la forte imagination auance bien souuent les affaires des malades, & celles du Medecin.

Quelques vns ont voulu dire, que Borri s'estoit trouué à la peste de Naples, & qu'ayant vn excellent preseruatif, il estoit entré dans les maisons pestiferées, abandonnées par l'infe-

*La Me-  
decine  
doit estre  
prati-  
quée  
avec  
quelque  
adresse.*



tion & la mortalité; & que là il n'auoit pas mal fait ses affaires. Je ne sçay ce qui en est. Mais apres tout, Monsieur, si le compagnon ne s'estoit meslé de dogmatiser, & s'il n'auoit donné suiet à l'Inquisiteur du sainct Office de reprendre sa Doctrine, on pourroit louer en quelque sorte son esprit; & il n'y auroit qu'à se moquer de la credulité de ceux qui l'ont pris pour vn grand personnage. Car dans cette enfance de la Medecine (vsons de bonne foy, & nommons les choses par leur nom) qu'y a-t-il autre chose à dire que de miserables coniectures; & dans l'humeur où l'on est de se laisser tromper, qu'y a-t-il autre chose à faire, si ce n'est à debiter le plus adroitement que l'on peut des remedes fort incertains. Il faut bien que

les plus habiles Medecins en dépit qu'ils en ayent employent quelque galimatias, & se seruent de quelque innocent strageme pour faire aualer courageusement leurs Medecins. Vne methode tout à fait ingenuë, & telle que ie l'ay décrite ailleurs, en parlant d'vn de mes amis qui estoit de cette profession, ne seroit pas fort achalandée; & l'on ne paruiet guere de bonne heure à la grande pratique, que par vn procedé hardy, & qui a quelque chose d'extraordinaire.

Les Willis, les Glissons, les Bartholins, les Gutschouens, les Re-  
Les  
grand  
Mede-  
cins fins  
font pas  
pas.  
gius font fort clair semez dans le Monde; & si i'y en auois trouué plusieurs, ie ne desespererois pas si fort que ie fais des progrès de la Medecine. P'ay honte d'en



connoistre si peu d'autres ; qui nous consolent des pertes irreparables que le public a faites en la mort des Harucés, des Wallaceus, des Veslinges, & de leurs semblables. Neantmoins il y a dequoy se réjouir, de ce que l'on voit naître quelques ieunes gens qui promettent beaucoup ; & pourueu que Monsieur le premier Medecin appuye leurs bonnes intentions, nous ne deuous pas perdre courage. Mais en verité la Medecine auroit bien besoin d'estre vn peu secouruë par Monsieur Vallot, & sa fortune est assez bien establie pour luy permettre de songer à l'vtilité publique, & à la gloire de son art, laquelle ceux qui sont obligez de courir apres leurs interests domestiques sont contrains de negliger. Il y auroit quelques

mesures à prendre, & il pourroit inspirer au Roy la curiosité des experiences, qui sont si necessaires pour la perfection d'vn Art, dont les Princes ont besoin aussi bien que les autres, & qui ne sont pas de l'entreprise des personnes privées ; Quoy qu'elles se puissent faire avec fort peu de dépençe, quand vn bon ordre est vne fois establi, & quand l'authorité publique y interviert.

Et en cela, Monsieur, ie ne fais <sup>Il est à souhaiter que M. le premier Medecin ayde son art,</sup> icy que seruir de Trompette, qui est le titre sous lequel l'ay dit que Sa Maiesté auoit daigné me gratifier parmi les gens de lettres. Ie croy que tous mes aduis ne demeureront pas eternellement inutiles : car depuis que ie me suis meslé de les publier, & de faire quelque bruit



dans le monde, ie m'apperçois  
 que quelques vns n'ont pas esté  
 negligez. N'estant pas iusques  
 à l'Academie Royale d'Angle-  
 terre, qui n'ait esté precedée  
 par celle à l'establissement de  
 laquelle j'ay eu l'honneur de  
 travailler des premiers chez  
 Monsieur de Montmor. Et ie  
 pense que la posterité ne scau-  
 roit pas mauvais gré à Monsieur  
 le premier Medecin, s'il auoit  
 autant contribué par son credit  
 auprès du Roy à l'aduantage de  
 la Medecine, que cet illustre  
 Maistre des Requestes a fait en  
 son particulier pour toute la  
 Physique. L'excellent homme  
 que ie viens de nommer en re-  
 çoit des benedictions de toutes  
 parts; les belles lettres & les  
 sciences ne luy sont point in-  
 grattes, & les bons liures font

20. de  
 Montmor.  
 1017.

resonner de tous costez les  
 loüanges qu'il a si bien meritées  
 par sa curiosité, aussi bien que  
 par sa vertu. Je ne crains pas de  
 me trop auancer si ie dis, qu'il  
 semble que les Muses soient en  
 trauail, & qu'elles nous veulent  
 produire de grandes connoissan-  
 ces des choses naturelles auant  
 la fin de ce siecle. Tant de no-  
 bles efforts qui se font parmi les  
 doctes nous le prognostiquent;  
 & ie me le persuade d'autant plus  
 aisement, que la sagesse & le  
 bon-heur du Roy nous aduertif-  
 sent que cette gloire ne doit pas  
 manquer à la felicité de son re-  
 gne. Et cela soit dit en passant,  
 pour nous tirer avec honneur du  
 mauuais endroit dans lequel ma  
 relation du Borri nous auoit en-  
 gagez; & pour finir les souhairs  
 que ie fais, à ce qu'un iour vne



pratique de la Medecine plus  
esclairée fasse mieux distinguer  
que l'on n'a fait iusques icy les  
Medecins d'avec les Charlatans:  
car on est bien subiet à confon-  
dre deux professions si voisines,  
quoy que fort differentes.

Ce qui soit dit aussi en atten-  
dant que ie fasse l'Apologie des  
Medecins, & que ie refuse tout  
ce que Michel de Montagne, &  
les autres disent à l'encontre. Et  
cela, Monsieur, en faisant voir,  
que le mauuais ordre qu'il y a  
dans la Societé ciuile en ce qui  
regarde l'auancement de la Me-  
decine, & que l'ignorance, ou la  
sotise des sains, & des malades,  
aussi bien que le particulier in-  
terest des Medecins, oblige les  
plus grands Maistres d'exercer  
leur art de la maniere dont il  
s'exerce.

Mais, Monsieur, voila bien  
des raisonnemens & des matie-  
res diuerses, que ie messe peut-  
estre mal à propos dans ma nar-  
ration. Il est à craindre, que ie  
ne vous ennuye. Neantmoins  
ce que le bon Roy Louys onzié-  
me faisoit, baisant la petite me-  
daille de plomb qu'il auoit cou-  
sue à son chapeau, lors qu'il  
vouloit vser de quelque seueri-  
té; ie le pratiqueray, s'il vous  
plaist, en vous priant icy de me  
permettre encore vne disgres-  
sion. Elle pourra seruir de cor-  
rectif à tout ce que ie viens de  
refuser dans le recit de mon  
voyage, quoy que ce soient des  
reflexions que i'ay faites sur l'es-  
prit broüillon & fanatique des  
Anglois, lors qu'ils se iettent  
sur la Politique, & sur la Reli-  
gion. Mais cela se peut appli-

*l'ou-  
cuse de  
les dis-  
gressions*



queraux genies mediocres, qui s'abandonnent à leurs foibles meditations, aussi bien qu'à tous ceux, dont les doctes & ingenieuses resueries ne seruent qu'à troubler le repos du Monde. Je finiray donc par vn traitté de nostre Sceptique; & condamnant les speculations trop subtiles, sur des matieres qu'il suffit de considerer legerement, *ut contendantur grosso modo*, comme l'on ordonne dans la pratique de la Medecine, qui veulent estre traittées plus grossierement, & de bonne foy, *ex aequo & bono*, elle se condamnera elle-mesme & seruira d'une medecine purgatifue à tout ce discours: car en le purifiant de toute sorte d'affirmation, elle entraînera toutes les fautes, que ie puis auoir commises, s'il pa-

roist que i'aye parlé dogmatiquement, lorsque i'ay touché beaucoup de choses qui arriuent en Angleterre, & qui peuuent auoir quelque affinité avec ce que l'on voit arriuer tous les iours ailleurs; & aussi bien parmi les Theologiens, que parmi les Politiques.

Certains discours qui paroissent venir d'une intelligence plus raffinée, d'une probité non commune, & d'une vertu fort delicate, nous imposent tres souuent, & nous font prendre pour les plus grands politiques, pour les plus gens de bien, & pour les plus éclairées personnes du monde, ceux qui n'ont que des vertus, des sageses, & des lumieres fort mediocres, ou mesme des folies, des seditions, & des meschancez trauesties.

*S'il est  
bien de  
raisonner  
subtile-  
ment sur  
toutes  
choses, &  
s'il on  
peut agir  
suivant  
cette  
subtilité.*





Nous iugeons communement de ces vertueux feueres, qui parlent tousiours magnifiquement de leur generosité, de leur franchise, & de leurs autres vertus, & qui mesme en font quelquefois des actes extrauagans; & de ces politiques à toute outrance, qui trouuent à redire par tout, ou qui par mille consequences infailibles voyent tousiours nettement dans leur cerueau, ce qui n'arriue iamais dans le monde; comme nous iugeons parmi le peuple de la petite Noblesse, que l'on voit chargée de plumes & de rubans, & que le vulgaire prend pour des personnes fort opulentes & fort liberales. Il n'y a le plus souuent rien de plus gueux, ny de plus mesquin, que ces riches & ces liberaux en bagatelles. Leurs fermiers, s'ils en ont,

ont, souffrent vne persecution eternelle pour les auances qu'il leur faut faire; leurs creanciers sont obligez à faire cession; leurs valets meurent de faim; & les mieux aduisez sont finalement contrains de s'enfuir de leur seruice. Il n'y a rien de plus surprenant que les maximes de nos vertueux chimeriques, *ignauâ opera, Philosophâ sententiâ*, & de nos Politiques sans remission. Le plus innocent mensonge les offense mortellement; ils ont pitie des chiens, & des petits oyseaux, & pour sauuer vn leger interest de leurs moindres amis, ils ne feroient point difficulte de perdre la vie. Ils veulent qu'il n'y ait rien de plus inuiolable que la foy publique, & ne reçoient iamais d'exception. Ils tiennent tellement leur parole que



s'ils auoient promis à des voleurs de leur apporter tout leur bien, ils n'y manqueroient pas d'un moment, & n'auoient aucun ressentiment de cette violence; Tous les reuenus de l'Etat pourroient demeurer entre leurs mains sans que iamais aucune necessité priuée les obligest de s'en seruir. Ils ne peuuent entendre dire que l'on tolere quelque maluersation, ny que sur des coniectures on s'assure de quelques esprits mutins; ils seroient tout prests d'exercer vingts ans la surintendance sans tirer autre chose que leurs gages; & de gouverner vn Etat malade sans pratiquer aucune saignée, où il peut tomber à terre quelque goutte de sang moins corrompu. Il n'y a rien de plus grand, ny de plus magnifique que leurs

discours: Mais il n'y a rien de plus impossible à executer, & ils se trouuent courts eux mesmes, lors qu'ils veulent agir suuant toute la rigueur de leur theorie. Ils sont obligez de faire ce qu'ils ont condamné; & de le faire avec plus de honte ou de contradiction que les autres, qui pretendent moins qu'eux en finesse, & en sublimité de pensées. Mais leur bel esprit iustifie pleinement, si on les en croit, toute cette contradiction que l'on remarque en leur conduite; & ils ne laissent pas d'estre tousiours montez sur leurs grands cheuaux, & de parler magnifiquement de leur prudence, & de leur équité, lors mesme qu'ils s'en écartent: comme ce Baron de Fænesté, qui au lieu de donner l'aumosne à vn pauvre



212 VOYAGE  
miserable qui la luy demandoit ;  
s'aduisa de luy faire quelques  
questions sur le lieu de sa nais-  
sance ; & ne trouuant pas qu'il y ré-  
pondit assez pertinemment , le  
renuoya sans luy faire la charité,  
mais voulant gager contre luy  
cent pistoles, qu'il n'estoit point  
de Cadillac, d'où il auoit dit qu'il  
estoit. On remarque tous les  
iours cent escarts de cette natu-  
re en ces genereux hyperboli-  
ques , & en ces Positiues de la  
Republique de Platon; ausquels  
il semble qu'il n'y a rien plus aisé  
que de gouverner le monde, ny  
plus commode que de viure se-  
lon leur philosophie. Ces gens  
font d'ordinaire grand estat des  
petites raisons ; ils ont bien du  
respect pour les Sophismes, ils se  
laissent aisément persuader à ce  
qu'ils veulent, & ils ne se seruent

EN ANGLETERRE. 213  
pas volontiers des solides rai-  
sonnemens. Il y a des peintres  
qui font des merueilles en minia-  
ture, mais à qui le pinceau tom-  
be des mains, lors qu'il s'agist de  
faire de grands Tableaux ; leurs  
Figures sont toutes estropiées,  
& leur ordonnance est ridicule.  
Cependant ils ne laisseroient  
peut estre pas de plaire aux  
ignorans du bel Art de la peintu-  
re, qui font d'ordinaire plus  
d'estat du rouge & du bleu des  
mauuaises copies, que des om-  
bres des excellents originaux.  
Vne statuë de bois bien dorée  
sur vn cabinet frappe d'auanta-  
ge la veuë, que le jaune obscur  
d'vn lingot, qu'on laisse negli-  
gemment sur vne table, en at-  
tendant quelque occasion de le  
bien employer. Vn raisonne-  
ment escrit ou prononcé sans



façon ne fait pas tant d'impression sur des esprits foibles ; qu'un sophisme bien tourné, ou qu'une impertinence dite de bonne grace, & sur tout par des personnes pour lesquelles on est preuenü d'estime, & d'affection.

*Qu'il n'y  
a  
rien de  
raison-  
ner  
un  
peu de  
suy mes-  
me.* Il est vray que les paroles, & l'autorité de ceux qui nous font part de leurs expériences, ou de leurs raisonnemens, sont de grands Abregez pour former la prudence, & paruenir au bon sens ; mais ils font bien fautifs, & l'erreur du calcul doit estre corrigée par la representation des especes, & en maniant nous-mesmes les sommes dont il est question. Il faut penser quelques fois de nous memes à ce qui nous paroist vray, honneste, ou expedient, & ne pas nous en rap-

porter touïours à autrui. Il faut perdre de veüe quelquesfois toute sorte d'Autheurs, & ne pas supputer eternellement avec la plume ou les jettons. Il faut laisser à part l'autorité & les paroles, pour n'auoir égard qu'aux choses, & se les représenter elles mesmes immediatement.

On a de tres belles idées de la Justice, de la Politique, de l'honneur, du sçauoir, & de la vertu au sortir du College, & sur le rapport de quelques excellents Autheurs, qui en ont discouru tres eloquemment : Mais lors que l'on entre plus auant dans le monde, on est estonné de n'y pas trouuer tout ce que l'on s'estoit figuré en apprenant la Morale. Il y a bien du rabais & du déchet en l'allia-

*Qu'il  
n'y a  
rien de  
raison-  
ner  
un  
peu de  
suy mes-  
me.*

ge des vertus tirées de l'abstraction, & appliquées aux conditions indiuiduelles; & ny le Magistrat qui tient la balance de la Justice n'a pas les yeux toujours fermés à son interest, ny le Gentil homme ne tient pas toujours sa parole, ny le sçauant ne refout pas toutes nos difficultez, ny les plus sages politiques ne sont pas toujours exempts de méconce, ny les plus vertueux ne font pas vne vie irréprehenfible.

*Qu'il faut remarquer à la perfection que qu'elle ne puisse pas être mise en usage.*

Telle est l'infirmité humaine, qui se fait remarquer dans les plus grands hommes. Mais elle ne nous doit point rebuter de l'estude de la vertu, ny nous diuertir de l'application qu'il faut auoir à fuire les plus fines maximes du bon sens, les plus étroites regles de l'honneur, & les plus

plus seueres loix de la Justice. Il faut viser bien haut, afin d'atteindre à quelque mediocre eleuation; parce que toutes ces choses sont tirées en bas par nostre propre pesanteur. Si nous nous representations les bonnes qualitez precisement telles qu'elles se trouuent dans l'usage du monde, nous les aurions de cette seconde main beaucoup plus mauuaises que nous ne les auons. Nous puissions dans la source, nous les regardons dans l'abstraction; & neantmoins elles ne laissent pas en l'application particuliere de s'alterer, & de se corrompre tout incontinent. Que seroit-ce si nous ne les prenions que dans le canal, où elles sont desia corrompues, & si nous ne copions que de mauuaises copies.

Ceux qui de la lecture des Fa-

*Ny par la verité les narrazions historiques.*

T



bles, & des Romans passent à la lecture de l'Histoire se trouvent dans vn autre pays, où les choses ne sont pas si agreablement arrangées: parce que ceux qui ont fait en leur temps le sujet de l'Histoire, en y contribuât leurs desseins & leurs actions, ne sont pas tousiours bien d'accord avec ceux qui l'ont composée. Ils trouvent que les choses sont bien mieux concertées dans les Romans, que dans les Histoires; parce que les éuenemens ne forment que d'une seule teste, qui les conduit au but qu'elle se propose; au lieu que la matiere fait souuent quelque resistance à l'Historien, & qu'il ne la ploye pas tousiours à sa fantaisie. Mais lors que de l'Histoire on va à la Cour, ou à l'armée, au barreau, ou en quelques autres assen-

blées; on se trouue encore plus dépaillé, que lors que l'on est venu du Roman à l'Histoire: car bien que celle - cy ait plus de fondement en la verité, & que les personnages qui y entrent, les lieux, & les actions ne soient pas toutes inuentées; neantmoins la disposition & les paroles sont l'ouurage d'une seule personne, qui bien souuent aura donné plus d'ordre & de conduite aux éuenemens, qu'il n'y en a eu dans les choses qu'il raconte. En effet, l'Historien se propose vn certain but en prenant la plume, comme par exemple, lors qu'il veut dire de quelle maniere vn fauory paruint au Ministère, & comment il l'exerça durant tant d'années. Il se souuent de tout ce qu'il a oüy dire là dessus, ramasse



tout ce qu'il peut recouurer de memoires, & se figurant le reste par des consequences qu'il tire de son imagination, il entre en lice, il fait vn recit d'une suite bien continuée, & arrive au bout de sa carriere sans aucune interruption. Il en oste tous les obstacles, il y adiouste toutes les circonstances qui seruent à ses fins, il seme des roses, & respand des fleurs par tout où bon luy semble. Cependant il n'y a peut-estre rien de plus suiet à caution, que ce qu'il assure le plus hardiment. Il a ignoré sans doute vne infinité de choses, la moindre desquelles change la face de l'Histoire; & la verité demeure dans le tableau qu'il en fait, comme la ressemblance des personnes demeure dans ces peintures alterées, qui tiennent de l'hom-

me & de quelque autre animal, auquel il a quelque rapport. On y voit des traits de l'un & de l'autre: Mais pourtant celuy qui y est reconnu ne voudroit pas recevoir l'ouurage du Peintre, comme son vray portraict. L'ose dire, que si les principaux acteurs de l'Histoire reuenoient au monde pour l'examiner, ils en effaceroient la plus grande partie; parce que les plus puissans motifs, & les vrayes causes, les ressorts cachez, & les intrigues secretes, la temerité des rencontres inopinées, & le hazard d'une infinité d'incidens, donnent le change à ceux-là mesme qui ne bougent de la Cour, & qui ont quelque part dans les affaires.

Je ne sçay si en ce que nous  
T iij



Ny par  
les  
Murs  
des Pbi  
lespines.

philosophons sur le monde sensible, & sur l'intelligible, en Physique, & en Mathematique, nous ne pourrions point remarquer la mesme gradation qu'il y a de la Fable à la Verité en passant par l'Histoire. Nostre Philosophie de l'enfance est tout à fait Romanesque: car elle met les choses à fort haut prix, tranche & refout aisement les plus grandes difficultez de la Nature. Celle que nous apprenons à l'escole, ou que nous lisons dans les livres, est plus historique, n'appelle pas si souuent les miracles à la resolution de ses problemes; apporte plus de distinctions; & en nous enseignant beaucoup de choses, nous fait comprendre que nous en ignorons beaucoup d'autres. Mais ie conçois, qu'il y peut auoir vne plus terrible di-

stance, depuis les conclusions de cette Philosophie, iusques à la verité; qu'il n'y en a depuis l'Histoire iusques à son veritable sujet. Et tout ce que font les plus ingenieux Physiciens en nous donnant de nouueaux systemes, c'est d'aller par vne autre voye quelques pas au de là, d'où leurs Maistres les auoient conduits. Ce qui ne sert le plus souuent qu'à nous faire connoistre l'incertitude des relations qu'on nous auoit faites, l'insuffisance des hypotheses, & la fausseté des principes. Mais, Monsieur, ie vay vn peu trop loin, & le plaisir de vous entretenir m'emporte au de là de ce que ie m'estois proposé de vous dire. Il faut vous renuoyer, au sujet des veritez philosophiques, que vous desirez de connoistre, à ce que i'en





ay discouru autresfois chez Monsieur de Montmor ; & pour ce qui est de la vertu Morale, que nous ne cherissons pas moins que ces autres veritez, ie vous feray part de ce que ie me suis imaginé dans mon cabinet, & que ie puis auoir parmi mes papiers: car i'ay creusé aussi profondement que i'ay peu, pour en decouurer la Nature.

*Ny par  
la subtilité  
des  
raison-  
nemens  
Mais  
mais  
mais.*

Neantmoins concluons, mesme par la Geometrie, qu'il ne faut pas pousser toutes sortes de matieres iusques au bout, ny employer tousiours toute nostre subtilité. *Philosophandum paucis; nam omnino bonum non est.* Car il semble, que s'il est permis à chacun de raisonner aussi subtilement qu'il peut, il est d'autre costé impossible d'agir en toutes choses suiuant cette subtilité. Et

de là vient que les speculations Mathematiques ne peuuent pas tousiours estre mises en pratique dans la Mechanique, ny mesme soudre toutes les questions, ou demonstret tous les Theoremes qu'elles se font proposées. A quoy sans doute vn de nos amys ayant pris garde, il a voulu establir de nouueaux principes de Geometrie, & donner de nouuelles definitions. Car comme il a remarqué que celles d'Euclide ne satisfaisoient pas pour toute sorte d'vsages; & qu'ainsi dés que l'on ployoit vne ligne droite pour la courber, ou que l'on redressoit vne ligne courbe: on n'en pouuoit pas retenir la mesure, ny en connoistre la proportion; il a iugé que le defaut venoit de la definition que l'on auoit donnée de cette

*M. H. 4  
111.*



dimension. De sorte qu'au lieu de dire, que la ligne estoit vne longueur qui n'estoit point large, il y a admis quelque largeur, mais si petite, qu'elle n'estoit pas de quelque consideration, si ce n'est en fort peu de rencontres. En effet, elle ne l'est qu'en la solution des Problemes, qui ont iusquesicy demeuré insolubles, tel qu'a esté celuy de la Quadrature du cercle, & de la duplication du Cube: parce qu'on raisonnoit sur la ligne indiuisible des Mathematiciens, qui est vne chimere, dont mesme on n'a point d'idée, au lieu qu'en raisonnant sur la ligne de nostre Archimede, & de laquelle la fantaisie se forme quelque representation, on decouure la perté que la ligne droite fait en se courbant, & on apperçoit l'es-

cart qui arriue en la partie conuexe aux points qui luy donnent quelque latitude. Ce qui n'empesche pas que l'on ne remarque quelle est la proportion de ces lignes; la perte qui se fait de quelques vne de ses petites parties (qui n'arriue pas en d'autres occasions, & qui en celle-cy ne peut pas estre supputée) n'estant pas assez considerable pour faire dire, qu'on ne sçait point leur mesure, du moins autant au iuste qu'il est possible de la demonstrier. Et cela suffit, Monsieur, pour vous faire voir, s'il est bon de raisonner tousiours le plus subtilement que l'on peut sur toutes choses; & si l'on doit se promettre d'agir tousiours suiuant toute cette subtilité. Ce qu'il semble que la prattique du monde, dans la vie ciuile; ny



celle que l'on a par l'Histoire avec ceux qui ne sont plus, ny les connoissances de la Nature; ny les raisonnemens de la Mathématique, ne nous peuuent point permettre.

*Eloge de  
quelques  
seigneurs.*

Vous prendriez bien plaisir sans doute, Monsieur, à m'entendre parler des gens doctes que ie visitay en ce dernier voyage: Mais parce que i'en ay autresfois entretenu M. de Bautre; & que si i'entreprendois de vous dire tout ce que ie pense des Wicqueforts, des Grafwinckels, des Vossius, des van Beuninghen, des Airtma, des Hornes, des Ryckwards, des Bornius, des Huddes, & de plusieurs autres hommes excellens en toutes manieres, qui sont de ma vieille connoissance, cela me meneroit trop loin; ie ne vous

diray qu'un mot de deux personnes que i'admiray à Liege & à Cologne.

L'un est M. le Nonce Marcus Gallius, Euesque d'Arimini, frere du Duc d'Auiti Milanois, & de la famille de S. Charles Borromée. Ce Prelat ioint à la pieté & à l'amour des lettres, vne exquisite prudence, beaucoup de sçauoir, vne grande facilité à bien parler, & vne rare curiosité pour les bons liures. Il me témoigna avec cela qu'il estoit plein d'esprit & de bonté; & ie ne doute point qu'en son temps ie n'aye à le feliciter de la sacrée pourpre qu'il merite par tant de vertus; mais il ne l'aura iamais aussi-tost que ie le souhaitte.

L'autre sçauant, dont ie fus charmé, est vn Chanoine de S. Lambert la Cathedrale de Liege, M. René François de Sluï-

*M. le N  
ce de Co  
legue.*

*M. René  
François  
de Sluï.*



ze, personnage tout à fait accompli. Il est homme d'environ quarante ans, de famille noble, de belle physionomie, qui a veu le Monde, qui est estimé du Prince, & dont les prodigieuses connoissances des langues, du droit ciuil & canon, & de la Mathématique, ne gastent point la modestie qui luy est fort naturelle. L'excitay vne petite contestation entre luy & Monsieur Hobbes touchant la Duplication du Cube, que ce dernier croit auoir trouuée par ses nouveaux principes de Geometrie, & par la methode que i'ay touchée en ma derniere digression. Et comme i'en communiquay la demonstration à Monsieur de Sluyze, il creut d'y descouuir d'abord du Paralogisme; Ce qui a causé vne reciprocation de lettres, dont i'espere que les curieux ne me

*Dispute  
sur la  
Dupli-  
cation  
du Cu-  
be.*

sçauront pas mauuais gré, si quelque iourie les public, avec ce que Messieurs de Carcaui, & de Fermat pourront dire là dessus. L'amitié des deux grands hommes, que Liege & Cologne me firent voir m'est extrêmement chere, & ie l'eusse volontiers acheptée par vn plus long & plus penible voyage, que n'est la promenade qu'il y a de Philippeuille iusques à Liege par Dinan, Namur, & Huy, & de Liege à Cologne, par où ie vous ay dit que descendis agreablement en Hollâde. Car c'est autre chose du voyage de Liege à Sedan par les Ardennes, qui sont tres-mal aisées à trauffer, & par où ie suis reuenu en France. Vous iugez bien, Monsieur, quel est ce chemin, par celuy de Rocroy & de Mariembourg, de sorte que vous ne vous estonnerez pas s'il a fal-



Arri-  
vée à  
Rheims

332 VOYAGE EN ANGL.

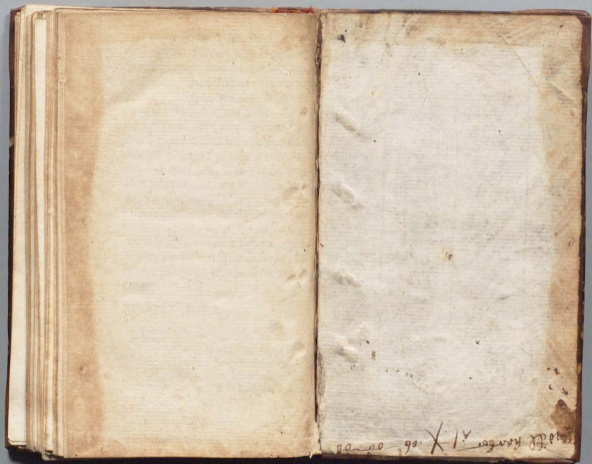
lu que ie me fois vn peu reposé à  
.Rheims aupres de mes amis ; où  
reuoiant les memoires de mon  
voyage, ie me suis diuertí à en  
faire la relation que vous m'auiez  
demandée. Dequoy ie vous re-  
mercie tres-humblement : car  
i'ay eu bien du plaisir à retour-  
ner sur mes pas ; à voyager vne  
seconde fois ; & à recueillir di-  
uerses choses que i'aurois peut-  
estre oubliées ; & de la valeur  
desquelles ie n'ay rien à vous di-  
re. Il suffit de vous asseurer , que  
ie n'ay rien écrit que de vray , &  
que ie suis avec vne passion tres-  
forte.

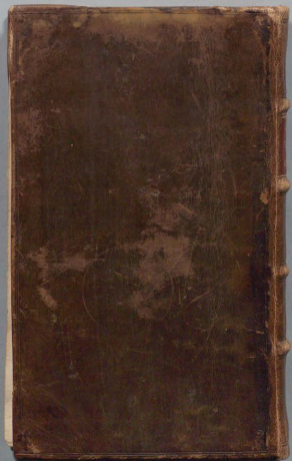
MONSIEVR ,

A Rheims le 25.  
d'Octobre.

Vostre tres-humble,  
& tres-obeissant  
seruiteur,  
SORBIERE. ¶







名古屋大学附属図書館所蔵 Hobbes I 40696265  
Nagoya University Library, Hobbes I, 40696265